

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNÉE.—No 901

MONTREAL, 10 AOUT 1901

5c LE No



L. Prince, Canadien



A. Marion, Canadien



H. Turot, Français



G. Stiegler, Français



L.-C. Eunson, Américain

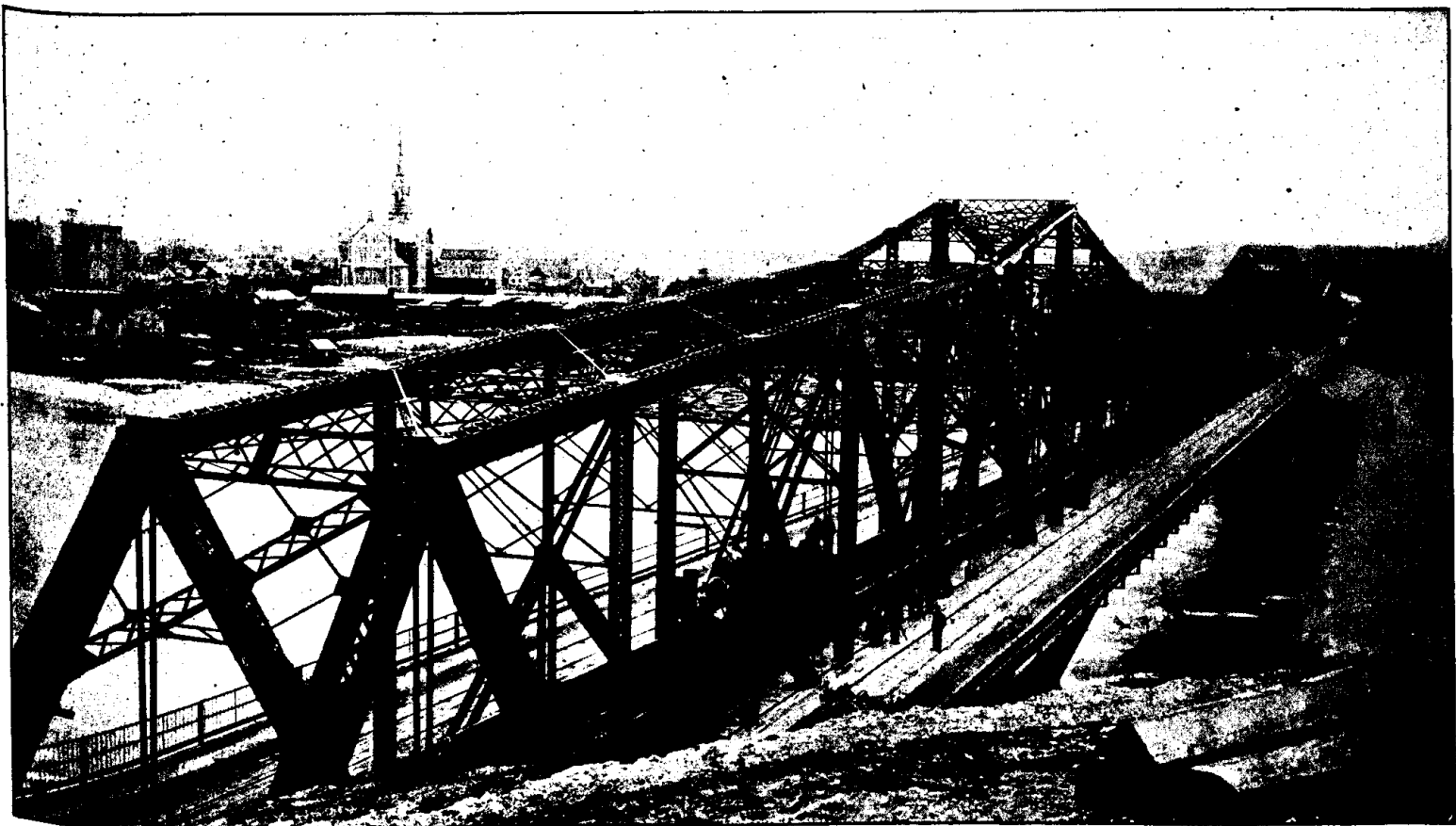


W. Crittenden, Américain



C. Fitzmorris, Américain

LES CONCURRENTS DE LA COURSE AUTOUR DU MONDE



LE NOUVEAU PONT INTERPROVINCIAL ENTRE HULL ET OTTAWA

Photographie W. Charron

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme,

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

... Et les vacances continuent, dans leur calme monotonie,

Là-bas, sous le chaud soleil, les bons habitants achèvent de rentrer leurs foins et regardent, l'espoir dans l'âme, blanchir la mer mouvante des blés et des avoines, tandis qu'ici nos solides ouvriers recommencent le trimmage quotidien.

Tous ceux qui l'ont pu se sont sauvés à la campagne. Et qui les en blâmera ? Que la campagne doit être belle aujourd'hui ! Et quelle joie pour des regards perpétuellement bornés par le gris ou le rouge des briques et des pierres, de se reposer une bonne fois dans la contemplation des larges horizons, des immensités de la mer ou de la fraîcheur des ruisseaux, du vert des prairies et du vert des feuillages, de toute la féerie de couleurs et de lignes prodiguée par la Providence à notre cher beau pays !

. Un événement sinistre est venu trancher tragiquement sur cette monotonie : c'est l'incendie de La Prairie. Vous sentez toute l'horreur de cet éveil en pleine nuit par les flammes envahissantes, cette lutte pour la défense du foyer...

LE MONDE ILLUSTRÉ essaie aujourd'hui de fixer par l'image le souvenir de cette nuit fatale du 26 juillet dernier.

. Le respect attendri que nous éprouvons pour tout ce qui vient de France vient de se manifester,



Photo J.-A. Dumas

LÉON BERTHAULT

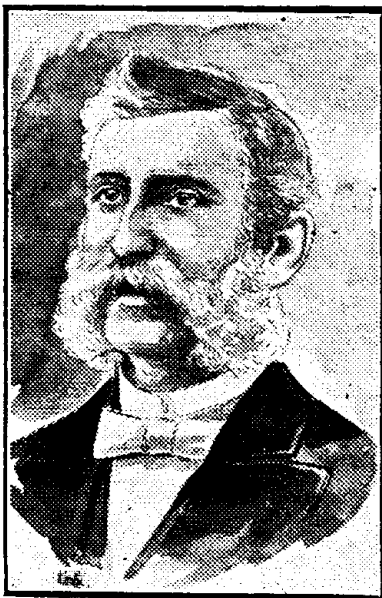
une fois de plus, à l'occasion de la visite au milieu de nous du poète et publiciste Léon Berthault, dont nous publions aujourd'hui le portrait. Le distingué voyageur a été fêté par les journaux, interviewé à outrance et banqueté par-dessus le marché.

C'est, d'ailleurs, un homme de talent et de relations charmantes. Il s'est déclaré absolument enchanté de son séjour au pays.

. Enfin, Prince est revenu ! On lui a fait une réception de triomphateur et le fait est qu'il le méritait. Son voyage a été purement un effort d'endurance et d'initiative, tandis que l'Américain Fitzmorris, lui, s'est ouvert tous les chemins à coups de billets de banque.

Et il est bon de noter ici—les Américains ont assez de *go ahead* sans qu'on leur en prête pour rien—que les écoliers américains n'ont pas été lancés seuls à travers le monde. Ils étaient accompagnés de voyageurs expérimentés

. Les fêtes du bi-centenaire du Détroit sont finies. Nos lecteurs qui ont pu en suivre le détail dans les journaux quotidiens, en trouveront ici quelques échos : la photographie de l'hôtel de ville, du square Cadillac, qui perpétue le nom de l'illustre



LE DR DANIEL LAFERTÉ DE LA MOTTE CADILLAC

fondateur de la cité, ainsi que celle du docteur La Ferté de la Motte Cadillac, qui a joué un grand rôle dans cette pieuse commémoration. Nous devons à l'aimable obligeance de nos confrères de *La Presse* quelques unes des meilleures illustrations que nous publions à ce sujet.

Les organisateurs, respectueux des souvenirs qu'évoquent les premiers temps de leur cité, avaient invité les représentants de la France et du Canada, et ceux-ci ont tenu une place d'honneur dans les démonstrations. On a fort remarqué le sermon prononcé par l'éminent archevêque de Montréal, Mgr Bruchési.

. Les Américains sont encore au cœur de leurs conflits ouvriers. Les grèves se succèdent, sur tous les points du territoire.

Et ces bons Yankees, qui ont suivi avec un intérêt si passionné le procès Dreyfus, vont assister, eux aussi, avec l'affaire Schley-Sampson, à un procès militaire qui fera du bruit.

Seulement, en hommes pratiques, ils attendent que les chaleurs soient passées avant de commencer le bal.

. L'Angleterre récompense ses serviteurs. Elle vient d'accorder à Roberts une dotation de cent mille louis. Le vieux généralissime n'aura évidemment pas, comme certains de ses soldats, à mettre sa médaille militaire au mont-de-piété pour donner à manger à sa famille...

C'est en Angleterre, que s'est passé, en réalité, le grand événement de la semaine : la tenue du Congrès de la Tuberculose. Mais les journaux ont tout dit là-dessus.

. M. J.-B. Caouette, l'infatigable travailleur, vient de nous adresser son dernier volume : *Vieilles Muet* ou *Un héros de Châteauguay*. Un rapide coup d'œil sur l'ouvrage nous a alléchés.

Nous en reparlerons.

JACQUES BLONVILLE.

MARIE-JULIE LAVERGNE

LA JEUNE FILLE

Madeleine, de la *Patrie*, auteur de cette étude joliment tournée, est une de nos plus élégantes plumes féminines. En décrivant son héroïne, elle fait preuve de jugement et de beaucoup de cœur. Le cœur de la femme, c'est ce que nous aimons, et vous le verrez, Madeleine est carrément femme sous ce rapport. Cet article incruste un diamant de plus sur la couronne déjà belle de notre gentille chroniqueuse canadienne.

Étant donné notre manque d'espace nous ferons paraître cette causerie en deux numéros : Marie-Julie Lavergne, jeune fille, épouse et mère ; écrivain.—ANTONIO.

Mes chères lectrices, j'ai choisi pour sujet de cette causerie la fille charmante, la femme d'élite, la mère admirable, la patriote ardente, l'écrivain de talent, qui se nommait Mme Marie-Julie Lavergne.

La presse canadienne a récemment parlé de l'illustre Française, et Laure Conan, une de nos gloires littéraires, consacrait dans le *Journal* du 6 avril dernier, un superbe article à la vie et à l'œuvre de Mme Lavergne.

Ce nom est très peu connu au Canada et les œuvres du brillant auteur n'y sont pas encore lues. Je voudrais posséder la réelle éloquence pour vous faire apprécier d'une manière vraiment digne tout le mérite de cette grande Française, dont la vie entière est l'éclatante preuve qu'une femme peut avoir le génie qui éclaire et posséder aussi le cœur qui aime et le dévouement qui se prodigue.

Cécile-Joséphine-Julie Ozaneaux naquit à Paris le 19 décembre 1823, de Jean-Georges Ozaneaux, professeur agrégé au Collège Royal Charlemagne, et de Catherine-Lucie Sproit.

L'arrivée de ce petit ange dans le ménage où l'on s'aimait d'une ardente tendresse fut accueillie avec la joie la plus vive et rien n'est plus touchant que les lignes charmantes qui ont découlé de la plume de l'heureux père, exprimant la délicatesse de cet amour qui reposait tout entier sur la tête de la mignonne Julie.

M. Ozaneaux avait un esprit des plus distingués, l'âme très noble et un cœur aimant, aussi fut-il un merveilleux éducateur et l'on conçoit qu'avec les conseils et l'exemple d'un père aussi grand, Julie soit devenue une femme vraiment supérieure.

Lui-même il apprit à l'enfant studieuse toutes les sciences, et les arts d'agrément seuls furent enseignés par des maîtres étrangers.

Le don d'imagination, qui valut plus tard ses succès d'écrivain à Mme Lavergne, apparut de très bonne heure chez la petite fille et se révéla par la facilité avec laquelle elle improvisait maints récits pour recréer sa sœur Clotilde et son frère Lucien.

L'instruction religieuse des trois enfants fut très soignée par le père, qui composa et fit imprimer un opuscule intitulé : "Instruction religieuse et prière pour mes enfants".

À douze ans, Julie Ozaneaux fit sa première communion ; son père, alors absent, lui écrivit une lettre admirable, dans laquelle il résumait avec tendresse les conseils qui dirigent toute une vie dans le sentier de la vertu.

La période de l'enfance était alors terminée ; nous avons maintenant une jeune fille née de parents jeunes, instruits, aimants et chrétiens, et douée elle-même des meilleures prédispositions naturelles.

Nous la voyons joyeuse, fine, aimable et douce, animant toutes les réunions du charme de sa gaieté spirituelle, et, chose extraordinaire, elle plaisait à la fois aux hommes et aux femmes—affirmation qui renoncera bien des incrédules, peut-être même parmi vous, mes chères lectrices.

Pour donner une idée exacte du caractère de notre

héroïne, je vous lirai un portrait moral, peint par elle-même, dans une lettre adressée à son père, alors qu'elle avait dix-huit ans :

« J'aime beaucoup toucher à tout, cela multiplie les jouissances, et grâce à cette espèce de système, j'écoute avec plaisir, tantôt une grave conversation, tantôt une folie. Après avoir raisonné et déraisonné avec des vieux, je cours avec des enfants ou je joue avec des chiens et des chats. Je regarde avec admiration un beau tableau, j'écoute une belle musique avec grand plaisir, et cela ne m'empêche pas de me faire accompagner par un mirliton et d'en rire de tout coeur. Enferme-moi avec des livres sérieux, j'étudierai ; avec des pasquinades, je rirai toute seule. Enfin je suis aussi disposée à raccommoier des bas qu'à lire les bouquins les plus enfumés et les plus savants. N'importe où j'irai je trouverai à m'occuper... »

« Une seule chose m'est tout à fait étrangère ; c'est d'aimer la compagnie des gens stupides et ignorants : mais ce qu'il y a de plus agréable au monde, à mon avis, c'est d'être entourée de gens instruits, bons, spirituels. Ce bonheur-là ne m'a jamais manqué, et je fais des vœux pour l'avoir toujours... »

La jeune fille avait pourtant un chagrin, un de ces regrets irréparables, qu'elle communiqua un jour à son père, elle déplorait être une femme !... C'est le seul reproche que nous puissions adresser à Mme Lavergne, et pardonnons-lui, car c'est un peu l'ambition de toutes les jeunes filles, qui s'imaginent qu'être garçon est le comble du bonheur et de la liberté.

Mlle Ozaneaux avait une raison bien juste pour motiver ce regret.

Tournant toutes ses aspirations vers la science, elle aurait voulu devenir un savant—mais une savante ? —elle avait peur des bas-bleus. Dans la suite, elle prouva éloquemment qu'une femme peut donner toute la mesure d'un grand talent littéraire, sans tomber dans cette catégorie d'écrivains prétentieux et souvent ridicules, que l'on nomme, avec un parfait dédain, les bas-bleus. Les intelligents ignorants appliquent ce titre à toutes les femmes qui écrivent, ce qui est une sottise erreur—pas très regrettable, car enfin, les vrais intellectuels ne doivent s'occuper que de l'opinion des gens d'esprit.

A une fête de mariage, Mlle Ozaneaux rencontra un jeune artiste, intime de Lacordaire, et qui se sentait attiré vers l'ordre des Frères Prêcheurs, dont l'éminent religieux était le supérieur. Avant de franchir ce grand pas, un sien ami voulant le retenir dans le monde, lui tendit le piège—sous les traits d'une ravissante jeune fille, douée, intellectuellement, d'une manière admirable.

M. Claudius Lavergne et Mlle Julie Ozaneaux avaient deux âmes d'artiste ; l'étincelle d'amour jaillit de leurs coeurs et peu de temps après la première rencontre, ils s'épousèrent.

L'ÉPOUSE ET LA MÈRE

Mme Lavergne fut une femme admirable, et donna l'exemple de toutes les vertus. Elle avait épousé un artiste, et elle comprenait que son dévouement devait favoriser le génie de son mari et lui donner l'essor. Ayant elle-même le vrai sentiment du beau, elle saisissait les idées de l'artiste, et celui-ci avait la douceur de sentir cette âme aimée vraiment sœur de la sienne. Quel rêve idéal de marcher ainsi dans la vie, et de voir se dérouler, dans un flot d'admiration, les merveilles de l'art, immortalisées sur des toiles admirables, et de fixer par la pensée en des pages bien senties toute la poésie idéalement douce et pure.

Dans une lettre écrite à son fiancé, la veille de son mariage, nous lisons les lignes suivantes :

« Aimez-moi bien, dit-elle, mais pas seulement comme votre femme ; aimez-moi comme votre amie, comme celle dont l'intelligence peut vous comprendre. C'est là la meilleure part, voyez-vous, celle que rien n'enlève ».

Puis, esquissant son rêve de vie intime, elle trace au jeune homme un tableau de leur foyer : « Je veux que mon mari, en rentrant, trouve toujours sa maison

en ordre, sa femme parée pour le recevoir, son dîner prêt et bon. Vous riez, mon ami, et moi aussi, mais cela est sérieux au fond. Il y a des femmes assez sottes pour mépriser tout cela ; mais je ne suis pas de cet avis, et je sais que les contrariétés de chaque jour aigrissent à la longue le meilleur caractère. Et puis, je connais des dames qui n'ont d'autre conversation avec leurs maris que les embarras domestiques. Je ne veux pas être ainsi, et quand je parlerai ménage, parlez-moi politique, cela me rappellera à l'ordre ».

Malheureusement pour les maris, beaucoup de femmes adorent causer politique... et alors cette grande ressource leur échappe.

Ce qui m'a frappé le plus dans l'étude de Mme Lavergne, c'est cette amabilité constante qu'elle apportait à son mari, ne reculant devant aucun ennui pour l'aider et le soutenir. Aussi, lorsque M. Lavergne donna un développement à son art, en peignant ces merveilleux vitraux d'un coloris riche et doux, dans son atelier de la rue d'Assas, la voyons-nous, vaillante, s'installer aux côtés de son mari, et là, bravement, avec un sourire sur ses lèvres fines, elle alignait des chiffres, surveillant elle-même toute la comptabilité. Elle avait un esprit supérieurement doué : dans l'âme,



Mme Marie-Julie Lavergne

les plus nobles aspirations, mais dans le coeur, elle avait aussi le sentiment de la vraie délicatesse, et elle comprenait que la plus grande gloire d'une femme est toute entière dans l'accomplissement de son devoir.

* *

Bientôt, nous voyons la jeune femme se pencher, toute émue, sur un berceau, et prendre dans ses bras la petite créature qui est venue mettre son profil d'ange dans ce coin de paradis terrestre. Quelle mère douce et parfaite fut cette femme d'élite que Dieu avait créée d'un sourire et qui personnifia sur terre toutes les grâces !

Elle adorait les enfants, et elle en demandait beaucoup au Ciel. Neuf fois son vœu fut réalisé, et à chaque nouvelle naissance, la joie la plus grande régnait, dans le cher ménage toujours étroitement uni par la meilleure des tendresses.

On retrouve dans la correspondance de Mme Lavergne des lignes vibrantes d'amour maternel ; elle dit la grâce enfantine de ses mignons, elle raconte l'emploi de leurs journées et de quelle façon elle tournait ces petits esprits vers le bien. La mère dévouée se fit institutrice, et dirigea longtemps l'éducation de ses enfants, sa tendresse éclairée s'effarouchant d'influences étrangères sur ces petites âmes si belles.

Avec quel zèle admirable elle veilla toujours sur eux ! L'aîné, selon une nouvelle loi militaire, dut s'engager pour un an dans un régiment de ligne. Noël Lavergne était l'aide le plus précieux de son père. Nature d'artiste, pieux et sensible, il devait se trou-

ver singulièrement mal à son aise parmi les soldats. Il en éprouva une tristesse, communiquée à sa mère qui lui écrivit tous les jours pour le reconforter et lui montrer sa nouvelle vie sous une couleur plus séduisante, expliquant tout, faisant ressortir le bon même du mauvais avec un tact délicieux.

Tout avait souri jusqu'ici à l'heureuse mère, mais elle avait son calice de douleurs à boire, et elle le vida, avec sa résignation de chrétienne.

C'est dans son amour maternel qu'elle fut frappée, et mère de douleurs, elle vit agoniser cinq de ses enfants. Celles d'entre vous, Mesdames, qui ont vu les gouffres désolants engloutir une part d'elles mêmes, celles qui, sur les petites lèvres décolorées, ont voulu, dans un souffle d'amour, faire passer leur âme, pour ranimer les petits corps inertes et bien froids ; celles qui ont crié de douleur, en serrant une dépouille glacée sur leur poitrine, dans une caresse où elles mettaient une sorte de fureur : passion de la lionne qui ne veut pas qu'on lui enlève ses petits, oh ! celles-là, comprendront tout ce qu'il y avait d'horriblement douloureux dans les deuils successifs qui vinrent frapper cette tendre mère.

* *

Mme Lavergne était une grande Française, une patriote à l'âme ardente, au courage indomptable, une vaillante à qui la lutte ne faisait pas peur, et bravement, aux jours de 70, pendant cette guerre néfaste qui désola la France, nous la voyons remplir son devoir avec un héroïsme admirable.

Lorsque la guerre fut déclarée, elle y applaudit fièrement en vraie fille de la belle France. Elle écrivait à une de ses enfants, religieuse :

On ne parle que de la guerre avec la Prusse, elle est, dit-on, déclarée de cette nuit, et paraît fort populaire à Paris. Hier et avant-hier jusqu'à minuit, les boulevards ont été couverts d'une foule immense. On portait des drapeaux, on criait : A Berlin ! A bas la Prusse ! Vive la guerre ! A bas Bismarck ! Et toute femme que je suis, ma fille, je suis contente que le sentiment national se réveille.

« Laisser un Prussien devenir roi d'Espagne, cela n'est pas supportable ». Et elle terminait par ces mots : « Mieux vaut cent fois une guerre juste qu'une paix déshonorante ».

Son mari, ses fils, firent brillamment leur devoir dans les rangs de l'armée, et elle-même ne resta pas spectatrice inactive de toutes ces luttes sanglantes. Elle dressa une ambulance dans sa propre maison, et, vaillamment, elle se consacra aux pauvres blessés.

Lorsque l'on bombardait Paris, Mme Lavergne resta à son poste, prenant toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder les siens.

Et pendant les mois de la Commune, cette héroïque Française accomplit des miracles de dévouement et de bravoure, et tint tête au danger avec un courage inouï.

MADELEINE.

La fin au prochain numéro

CARNET MONDAIN

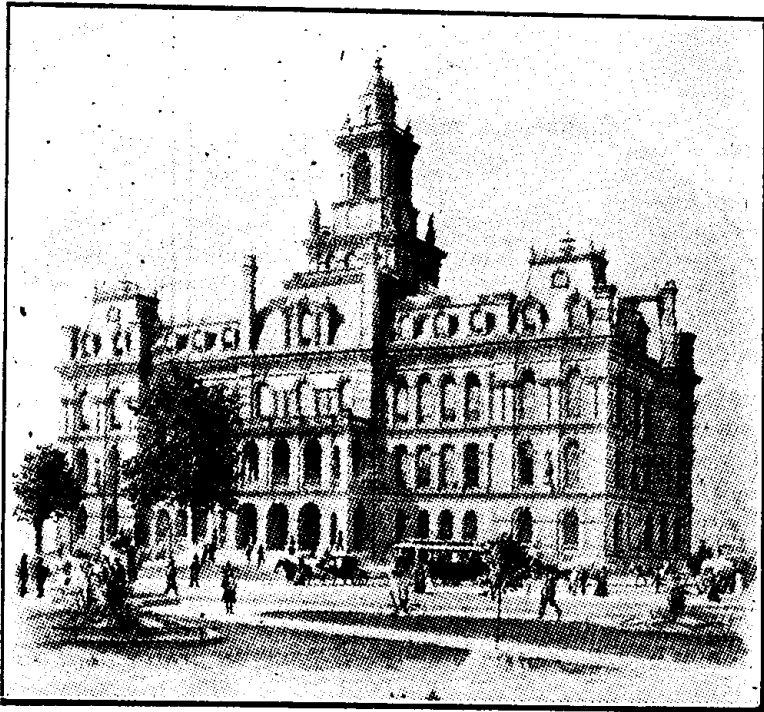
Joli mariage, à Saint-Louis de France, lundi dernier, 5 août, M. Théo. David, entrepreneur, conduisait à l'autel Mlle Blanche, fille de M. Napoléon Sabourin, imprimeur-éditeur, autrefois propriétaire du MONDE ILLUSTRÉ. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Rév. M. Larocque, curé.

Pendant la cérémonie, on entendit de jolis morceaux de chants, exécutés par des amis de M. David.

Le déjeuner fut servi chez M. Sabourin, où une franche gaîté ne cessa de régner qu'au moment où l'heureux couple partit pour un voyage au Saguenay. Les vœux de bonheur et les cadeaux de l'amitié ont abondé autour des jeunes épousés, et nous nous plaignons à y voir un présage de durable félicité.

Tous nos compliments de circonstance.

L'homme qui possède le coeur d'une femme sincère est plus que millionnaire.



DÉTROIT.—L'HOTEL-DE-VILLE

VIEILLE HISTOIRE

—Entrez !

Un huissier pénétra dans le bureau et dit :

—Une dame désire parler à M. Pierret.

—Une dame... La connaissez-vous ?

—Voici sa carte.

Le chef de service lut le nom et ne put réprimer un " Oh ! " de surprise.

Quand il fut un peu remis de son étonnement, il s'adressa à l'huissier, d'une voix qui tremblait :

—Je suis occupé pour le moment.

Faites attendre cette dame jusqu'à ce que je sonne. Un coup, vous l'introduirez ; deux coups, vous la congédiez sous un prétexte poli. C'est bien compris, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

Henriette Lerat venant le voir, c'était invraisemblable. Que lui voulait-elle ? Henriette, son amie d'enfance, celle qu'il avait aimée comme jamais il n'en aimait d'autre, celle qui la première avait fait battre son cœur, celle qu'il devait épouser, enfin !

Tout un passé rayé de sa vie ressuscitait brusquement. Songeur, la tête entre les mains, il revoyait l'époque lointaine où, jeunes tous les deux, ils s'étaient juré un éternel amour. Se doutaient-ils alors qu'ils seraient séparés, sous des prétextes d'âge, de fortune, de position, au nom des mille raisons de convenance invoquées par la prudence bourgeoise ? Leur rêve dura peu. Le premier venu demanda la main d'Henriette et l'obtint. Alexandre Pierret, déclaré trop jeune par les parents, fut contraint de retirer sa candidature, devant un rival qui avait sur lui l'avantage d'une nullité mûre. La jeune fille pleura beaucoup, mais que pouvaient ses dix-huit ans contre la volonté paternelle ?

Alexandre, déçu dans son rêve, en eut un chagrin si violent qu'il ne se consola jamais de ce qu'il appelait une trahison. Il engloba toute l'engeance féminine dans un commun ressentiment et voua aux femmes une haine implacable. Rarement il négligeait de décocher quelque sarcasme contre leur duplicité, ainsi que

tous ceux qui ont souffert par elles. Le temps demeura impuissant à accomplir son œuvre habituelle de cicatrisation. Après vingt-cinq ans écoulés, la plaie était aussi douloureuse qu'aux premiers jours.

Résigné, mais non guéri, Alexandre Pierret avait cherché une diversion dans un labeur opiniâtre. Aujourd'hui chef d'une importante administration, il attendait l'heure de la retraite, en homme dont l'ambition est épuisée. Jamais il n'avait voulu entendre parler de mariage, fidèle, malgré tout, à celle qui l'avait dédaigné, à la femme sans énergie qui n'avait pas eu le courage de lutter pour son amour.

Qu'était-elle devenue ? Il l'ignorait, ayant fui depuis son mariage les occasions de la rencontrer. Il le savait seulement veuve. Et voilà qu'il allait se retrouver en face de son premier et unique amour !

Une émotion indéfinissable l'envahissait. Charme mélancolique et troublant des souvenirs d'adolescence, lorsqu'ils reviennent bourdonner en essaim et soulever la poussière des choses mortes autour de notre tête grisonnante ! Et il éprouvait une âpre amertume à remuer la cendre des joies éteintes, les débris des rêves dont son cœur portait toujours le deuil. Pourquoi Henriette violait-elle le respect qu'on doit aux amours défuntes ? Sa visite lui semblait un sacrilège. Mais il se souvint tout à coup lui avoir dit, lors des adieux suprêmes :

—Dans n'importe quelle circonstance de ta vie, si tu as besoin d'aide, appelle-moi.

Il n'hésita plus, rajusta sa cravate, boutonna sa redingote, puis fit jouer le timbre électrique, d'une main fébrile.

Une sonnerie grelotta dans les corridors, et il attendit, anxieux, que la porte s'ouvrit.

II

Enfin, une femme grande et mince, vêtue de noir, le visage voilé, entra d'un pas hésitant

—Sans doute... monsieur vous devez être surpris de ma visite... après... ce qui s'est passé entre nous.

Il fit un geste d'indifférence, qui s'emblaient signifier : " Oh ! il y a si long-temps ! "

Puis, il dit, d'un ton où perçait une inquiétude :

—J'espère, au moins, que ce n'est pas un malheur qui vous amène.

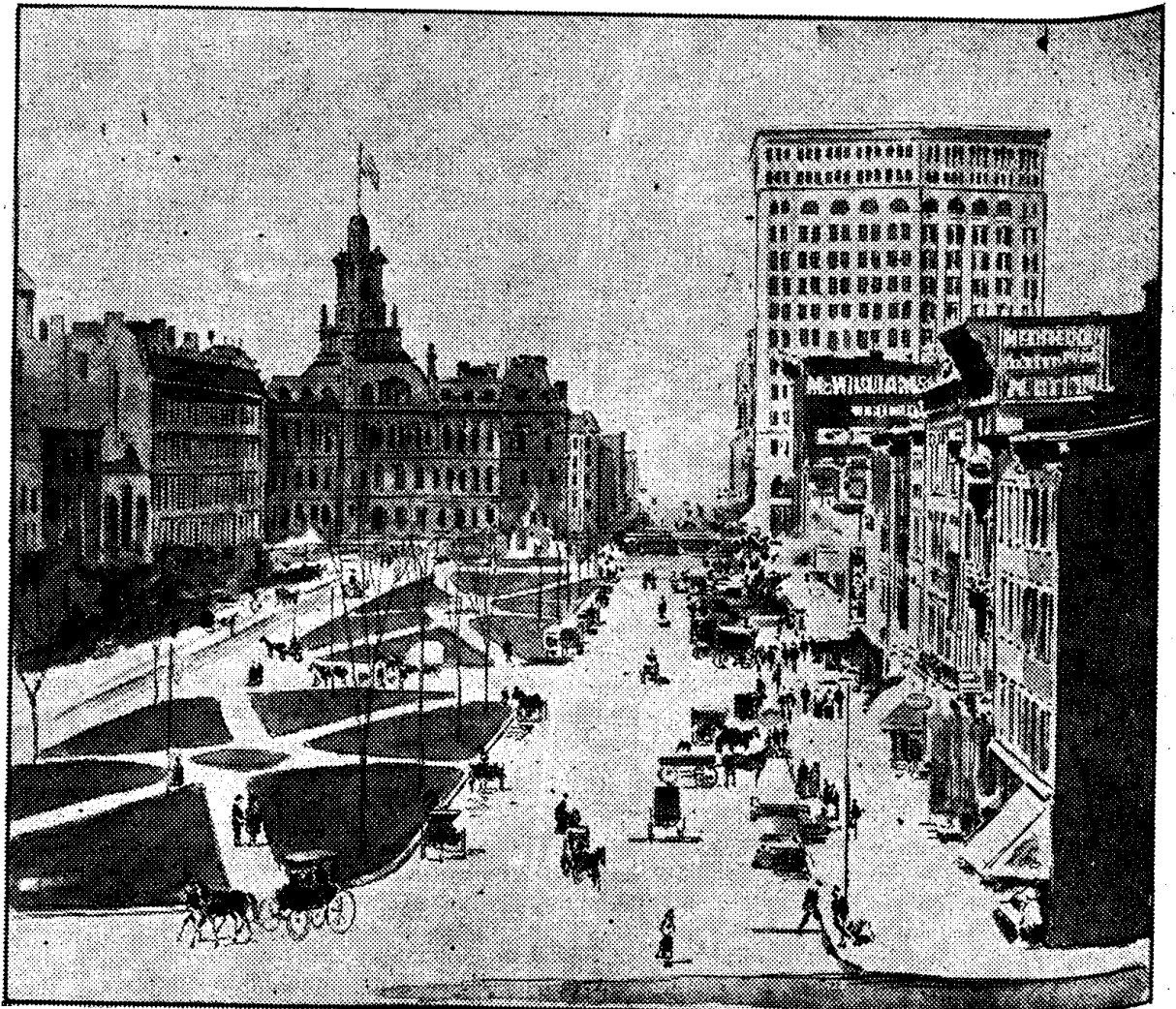
Elle rougit, sous son voile, de cette allusion aux paroles d'autrefois et expliqua vivement le but de sa démarche.

—Vous avez dans vos bureaux un jeune homme, Paul Ricord. Que pensez-vous de lui ? C'est pour un mariage.

Il esquissa une légère grimace, à ce mot qui lui rappelait le passé et demanda :

—Puis-je sans indiscrétion savoir le nom de la jeune fille ?

—Il s'agit de ma propre fille, l'aînée de mes enfants.



DÉTROIT.—LE SQUARE CADILLAC, MONTRANT L'ARRIÈRE PLAN DE L'HOTEL DE VILLE

Il en
d'Henri
Pendu
son aise
amoureu
d'autref
dans ce
grisonn
de bure
mant u
Rem
pas l'im
riette.
Avec q
monoto
Une
brusqu
—Es
Elle
—O
Ce m
qu'au
qu'au
sans p
—E
n'est-il
Ricord
moder
—N
—L
—Q
—J
Elle
manif
Lui
fortun
supri
était v
pour l
Elle
des oc
—I
jeune
possé
que l
choisi
marie
En
voile
tour.
pas d
nouie
yeux
Il
du p
—
face
enfan
Il
—
tard
naiss
mém
veux
mier
n'au
fert,
heur
Se
L
tan
Com
mar
riete
exp
qu'e
heu
Pier
mis

Il eut un tressaillement, qui fit baisser les yeux d'Henriette.

Pendant qu'il réfléchissait, Henriette l'observait à son aise. Comme l'âge avait transformé son ancien amoureux ! Elle ne retrouvait plus le brun adolescent d'autrefois, à la chevelure frisée, à la tournure mince, dans ce lourd et gros homme aux cheveux rares et grisonnants, au visage bouffi, au teint jaune des gens de bureau. Et même elle fut choquée du ventre formant une boule sous la redingote boutonnée.

Remué par des pensées tristes, il ne soupçonnait pas l'impression produite par sa personne sur Henriette. Cette femme était mère d'une fille à marier ! Avec quelle rapidité insensible les années coulent, ou monotones ou gaies et douloureuses.

Une émotion singulière le bouleversait ; il releva brusquement la tête :

— Est-ce un mariage d'amour ?

Elle répondit simplement :

— Oui.

Ce mot bref parut fixer son irrésolution ; il songea parfois, en une circonstance pareille, une bienveillante intervention eût peut-être assuré son bonheur, mais sa réponse renfermait de la joie ou des larmes, et sans plus hésiter, il dit :

— Eh bien ! s'ils s'aiment, mariez-les. L'amour n'est-il pas la première condition du mariage ? Paul Ricord est un brave garçon, travailleur, intelligent, modeste et doux.

— N'est-il pas bien jeune ?

— La jeunesse est-elle un défaut ?

— Que savez vous de la famille ?

— Je la crois honorable, mais peu fortunée.

Elle ébaucha un geste, qu'il interpréta comme une manifestation de contrariété.

Lui, eut un sourire ironique. Trop jeune ? pas de fortune. Avec les mêmes objections, vingt-cinq ans auparavant, on avait brisé sa destinée. Aujourd'hui, il était vieux et riche et il mourait seul, sans enfants pour lui fermer les yeux.

Elle, devinant sa pensée, abandonna le sujet, émit des considérations générales :

— Dans notre monde, il n'est pas admis qu'une jeune fille dispose librement de sa personne. Si elle possède à la rigueur le droit de refuser les candidats que lui présentent ses parents, elle n'a guère celui de choisir en dehors de ceux-là. En un mot, elle ne se marie pas, elle se laisse marier.

En parlant avec animation, elle avait relevé son voile, ce qui permit à M. Pierret de l'examiner à son tour. Combien changée, elle aussi ! Il ne retrouvait pas davantage la vierge d'autrefois, si fraîche, si épanouie, dans cette femme sèche, aux traits tirés, aux yeux mornes, au teint de cire.

Il passa la main sur ses yeux, pour chasser la vision du passé, et se remit à écouter :

— Le mariage est un acte si grave que je tremble en face des responsabilités incombant à une mère de six enfants qui n'ont plus de père.

Il pensa :

— Six ! est-ce possible ?

— C'est pourquoi je veux que mes filles se marient tard, afin que leur jugement mieux formé, une connaissance plus approfondie de la vie, les mettent à même de faire un choix selon le cœur et la raison. Je veux que leurs fiançailles soient moins tristes que les miennes, qu'elles apportent à leur mari un cœur où n'aura pas fleuri un autre amour. Ah ! j'ai trop souffert, moi, il faut que mes filles goûtent tout le bonheur qui a été refusé à leur mère.

Sa voix s'éteignit, coupée par un sanglot.

Lui, se taisait, doucement ému par cet aveu spontané, qui survenait comme une tardive réparation. Commencé être dupe plus longtemps de ce prétendu mariage, thème ingénieux qui avait permis à Henriette de développer sa pensée ? Impossible de mieux exprimer qu'elle l'avait aimé, qu'elle l'aimait encore, qu'elle regrettait d'avoir manqué d'énergie à une heure décisive ! Une immense pitié envahissait M. Pierret, devant que son sort à elle avait été plus misérable que le sien.

III

Un coup frappé contre la porte l'arracha à sa songerie ; l'huissier apparut, conduisant une fillette de cinq ou six ans, et dit :

— Madame, la petite s'ennuie ; elle ne veut plus rester avec moi.

L'enfant, apercevant sa mère, courut à elle ; cette dernière s'adressa à M. Pierret :

— C'est la plus jeune de mes filles ; je l'avais confiée à votre garçon de bureau, pour qu'elle ne vous importunât pas de son babil.

Elle consolait l'enfant, qui avait envie de pleurer. Tout en parlant, elle écartait les boucles blondes et semblait offrir le front de la petite à un baiser qui se faisait attendre. Et comme M. Pierret ne comprenait pas :

— Va, ma chérie, dit-elle, va embrasser ce monsieur.

La fillette, docile, obéit gentiment.

Lui, après l'avoir longuement contemplée, la souleva dans ses bras et lui mit sur le front un baiser.

Dès qu'elle fut à terre, sa mère posa les lèvres là où son ancien amoureux avait posé les siennes.

Tous les deux détournèrent la tête en même temps. Des larmes montaient de leurs cœurs à leurs yeux, larmes d'amour qui coulaient dans un silence attendri. Ils n'échangèrent pas une parole, incapables de gêner par des mots le charme de cette minute rare, rédemptrice de tant d'autres douloureuses et poignantes. Muets, ils savouraient sa volupté mélancolique et douce.

Lorsqu'il la reconduisit, elle attacha sur lui un long regard reconnaissant, où se lisait la joie du pardon senti.

Lui, comprenait que tout était fini entre eux, qu'ils étaient trop vieux pour recommencer une vie à deux, que ce baiser déposé sur une tête d'enfant serait la seule récompense de son invraisemblable amour ; et, navré, il éprouvait la sensation de détresse infinie qu'engendre l'irréparable.

GABRIEL GERIN.

UN INTÉRIEUR DE PAYSAN

Il y a bien des années déjà, c'était en 1852, alors que j'habitais la Lorraine Allemande, la nuit m'ayant surpris au fond d'une de ces vallées étroites qui sillonnent le versant des Vosges, du côté de Bitche et de Niederbronn, je frappai à la première porte venue, et la porte me fut ouverte ; je m'assis au foyer, je pris ma part et personne n'eut l'indiscrète curiosité de m'adresser des questions sur mon voyage ou sur moi-même. Moins réservé que ne l'étaient mes hôtes, en remarquant chez eux la grande sévérité du costume traditionnel, je ne puis m'empêcher d'en témoigner ma surprise.

— Monsieur, me dit le maître du logis, qui pouvait avoir cinquante-cinq ans, et dont la franche et noble figure prévenait en sa faveur, tous, dans la famille, sommes restés à la mode d'autrefois. S'il plaît à Dieu, nous y resterons encore longtemps, car c'est un témoignage d'amour filial, du bon souvenir et du sens commun. Puisque monsieur le permet, je vais expliquer la chose.

S'étant alors levé, il tira d'un énorme bahut de chêne, contemporain des anciens ducs de Lorraine, un parchemin qu'enveloppaient divers tissus, il le baisa respectueusement, le fit baiser à chacun des membres de sa famille, puis il me le remit en disant :

— Voici le testament de mon père. La première page ne peut intéresser que nous, mais les articles de la seconde page sont dignes de votre attention.

A ces mots, chacun se leva pour écouter la parole du père de famille ; les hommes se découvrirent et je commençai, non sans émotion, je l'avoue, la lecture du manuscrit :

Article 1er.—Puisque mon fils Jean a mieux aimé être soldat que laboureur, je lui lègue le sabre que je portais à Fontenoy, et la médaille d'honneur que m'a donnée Louis XV ; j'aime à penser que dès que cet

enfant aura acquis l'expérience des choses, il revien dra vivre au milieu des siens.

Article 2e.—Je donne à mon fils Claude le vêtement que je porte aux jours de fête, savoir ma houppe de bleu de roi, ma veste rouge, mes culottes de velours et mon chapeau tricorne ; je désire qu'il les porte en mémoire de moi, et qu'il les lègue à son fils aîné comme je les lui lègue. Respecter le costume de ses ancêtres, c'est respecter la vie et les habitudes de famille ; c'est montrer qu'on aime sa condition, et qu'en l'améliorant on n'a pas l'idée d'en sortir...

— Monsieur, reprit mon hôte, vous connaissez maintenant notre histoire. Tels nous avons été élevés, tels nous avons élevé nos enfants. Le travail nous console de nos peines. Nous sommes heureux par lui, et, sans repousser les choses bonnes, les inventions utiles que le temps amène, nous tenons aux anciennes jusqu'à ce qu'il nous soit bien prouvé que les nouvelles sont préférables. Aucun de nous n'a l'idée de changer de position ou de spéculer sur des entreprises qu'on ne connaît pas. L'argent économisé sert à l'amélioration de nos terres, et les terres nous récompensent généreusement de ce que nous faisons pour elles.

Cette profonde sagesse chez nos paysans ne me surprit pas ; je fus à même de reconnaître, le lendemain, par moi-même, que l'exemple suivait en tous points le précepte. Les habits pour le travail, tissés de laine ou de chanvre recueillis sur les lieux, offraient l'ampleur, la forme et la solidité la plus convenable ; on y retrouvait la blouse et le surcot d'autrefois, vêtements hygiéniques par excellence, que rien ne saurait remplacer. La propreté, cette coquetterie du pauvre, resplendissait dans la maison, dont les murs étaient blanchis au lait de chaux ; les vases reluisaient comme des vases d'argent ; l'aération des pièces, favorisée par l'ampleur des cheminées, ne laissait rien à désirer ; les étables nettoyées, lavées tous les jours à grande eau, recevaient, deux fois en vingt-quatre heures, de la paille fraîche ; le purin décollait au loin par des rigoles déclinant jusqu'à la fosse, où s'entassait le fumier ; l'écurie, la bergerie, les cases en étaient au Nord et au Couchant ; les cases en étaient spacieuses et le plancher élevé, de manière que chaque animal absorbait la quantité d'air pur nécessaire à la consommation de ses poumons ; et comme le sol d'allée du pavé s'inclinait vers la rigole, jamais les miasmes infectes ne s'accumulaient dans l'habitation.

Je quittai cet intérieur modeste, pour rentrer aux cristallines de Saint-Louis, occupé à cette époque de l'éducation de trois jeunes gens dont l'un est aujourd'hui notaire à Strasbourg ; et je leur racontai ce dont je venais d'être témoin, ravi de ce que j'avais vu et entendu, avec l'intention d'y revenir, pour prendre des leçons d'économie domestique et d'hygiène, appliquées à la classe laborieuse de la campagne.

N. CH. D'AGRIGENTE.

Villa Mon Repos, (France), 28 juin 1901.

Les commandements d'un cycliste

Ton bicycle tu graisseras
Afin qu'il marche parfaitement.

Ta licence tu paieras
Afin d'éviter des désagréments.

Ta cloche tu sonneras
Au coins des rues fortement.

En collision tu viendras
Avec les tramways rarement.

Ton prochain tu assommeras
Quand tu ne pourras autrement.

La ville tu obligeras
D'arroser les rues le jour seulement.

Chemin faisant tu prendras
Un bock beer tranquillement.

Ces commandements tu observeras.
A la lettre correctement.

Tes prières tu n'oublieras
De réciter quotidiennement.

Petits poèmes à dire

A GENOUX

A cinq ans, l'on n'est encore
Qu'un petit être incomplet,
Qu'une fleur qui veut éclore,
Qu'un tout petit oiseau ;
C'est alors que notre mère
Joint nos menottes déjà,
Et nous dicte la prière
Que sa mère lui dicta.
Près d'une femme chérie
Qui tremble en secret pour nous,
C'est à genoux que l'on prie,
A genoux !

A vingt ans l'âme frissonne
D'un trouble encore incertain.
C'est l'heure d'amour qui sonne
A l'horloge du Destin ;
Heure impossible à décrire,
Où deux cœurs, à l'unisson,
S'éclairaient du même rire,
Chantent la même chanson !
Lorsque vient l'aveu suprême,
Aveu si grave et si doux,
C'est à genoux que l'on aime...
A genoux !

Mais dans sa couche profonde
Le Sort étend nos amours ;
Tête blanche et tête blonde
Ferment les yeux pour toujours.
C'est alors que nous reviennent
Les souvenirs de jadis,
Que nos lèvres se souviennent
Des anciens " De profundis : "
Tout seuls dans notre demeure,
Le cœur saignant, les yeux fous,
C'est à genoux que l'on pleure...
A genoux !

Mais il est une autre femme
Qu'il faut aimer sans repos :
Qui l'oublie est un infâme,
Qui la sauve est un héros !
Celle-là, c'est la patrie !
Gardons-la de tout danger ;
Et si quelqu'un l'injurie,
Amis, courons la venger !
Quand vient l'heure du martyre,
Pour mieux ajuster les coups
C'est à genoux que l'on tire :
A genoux, feu !

THÉODORE BOTREL.

" MERCI "

A M. Antonio Pelletier

Après les pleurs, le sourire : la vie est ainsi faite.
Que sera demain ? je l'ignore, mais votre appel nous
a rendues gaies, aujourd'hui. Il nous fait oublier
cette phrase d'autrefois : " Le temps des essais est
fini. "

Combien ce mot nous fit mal !

Pourquoi rebuter ainsi les jeunes ? Les vieux, hélas !
disparaissent si vite ; et qui, sinon les jeunes, conti-
nueront l'œuvre commencée ? Nous voudrions tant,
nous, participer, dans la mesure de nos forces, à la
marche de notre pays vers le progrès : c'est avec de
petites pierres assemblées qu'on construit un édifice.

L'heure des essais est passée, disait-on. Malgré cela,
quelques plumes audacieuses sont revenues à la charge.
Il faut savoir lutter de front avec l'ennemi : c'est si
bon, la victoire !

A votre appel, M. Pelletier, je réponds de plein
cœur, et j'espère que les anciens répondront comme
moi et nous ferons une armée autour de vous qui vou-
lez bien combattre aussi.

C'est cela, travaillons ensemble.

A l'œuvre donc, collaboratrices, nos sœurs. Et à
vous, M. Pelletier, merci d'être venu réveiller notre
courage. Nous répondrons autant que possible à votre
attente et veuillez croire à notre reconnaissance.

GILBERTE.

Certaines vertus font songer à la Tour de Pise qui
toujours penche et jamais ne tombe. — SIENCKIEWICZ.

Le défaut des comédiens est de ne pas savoir où
finir le théâtre, où commencer la vie. — STÉPHANE LAU-
ZANNE.

A TOUS

On m'a fait des compliments, au sujet de mon appel
aux jeunes—et des reproches. Certains amis m'ont
remercié, d'autres ne m'ont pas salué au passage.
J'ai tout reçu avec autant de sang-froid que possible :
je m'attendais à ces sentiments divers.

Il est utile, je crois, de donner une interprétation
à l'idée de mon article—un peu trop large, semble-t-
il.

Ne vous y trompez point. Surtout, que l'on n'in-
terprète pas mes paroles avec malice. Qu'ai-je voulu
dire ?

Ceci : " Nous publierons ceux qui pensent et ont du
cœur et sont capables de le prouver dans leurs écrits. "
Pas plus malin que cela.

Ce n'est pas un règne d'admiration mutuelle ni de
banalités qu'il nous faut. Au contraire. Nous ne pré-
tendons pas, non plus, créer des écrivains ; nous les
voulons déjà créés, c'est-à-dire *ayant la vocation litté-
raire*.

Qu'importent les fautes de détail ? Si le " feu sa-
cré " est au fond, le travail profitera.

On ne referra pas, ici, les compositions entières ;
chacun sera l'auteur de son article. Car signer l'œu-
vre d'un autre est un crime, et permettre à un autre
de signer votre œuvre est une bêtise.

Néanmoins, nous donnerons bien quelques légers
coups de crayons, si nécessaire, et ferons nos remar-
ques le plus impartialement et le plus justement
possible, en vertu de ce fait incontestable que les
défauts des autres nous sautent aux yeux—ces défauts
là même qui nous échappent *chez nous*.

Ne criez pas au scandale, s-v-p., messieurs. Nous
désirons être utiles et pour ce, tendez-nous la main au
lieu de nous fusiller de vos regards. Nous disions aux
jeunes : " Venez ! " (*jeune* ne signifie pas toujours
enfant). A plus forte raison disons-nous aux vieux :
" Venez ! " donnez l'exemple.

Oh ! oui, venez et que vos pensées jettent leur force
sur ces pages où les jeunes auront mis des battements
de cœur !

ANTONIO PELLETIER.

MISSIONS CATHOLIQUES AU JAPON

Nous recevons la lettre suivante, dont tous nos lecteurs,
sans doute, prendront connaissance avec plaisir :

Un vieux missionnaire de Nagasaki, Japon, ayant
déjà fondé plusieurs postes de chrétiens au milieu des
payens, voit son travail d'évangéliste devenir im-
praticable faute de ressources. Dans sa détresse, il
s'adresse à vous et à votre excellente revue, LE MONDE
ILLUSTRÉ, avec espoir que vous pourrez trouver une
âme charitable capable de venir à son secours. Dans
ce but, vous me permettez de vous donner quelques
détails sur le Japon en général et mon district en par-
ticulier.

Le Japon a fait l'admiration du monde entier par sa
facilité à s'assimiler notre civilisation ; par la cordiale
hospitalité offerte dans son propre pays aux soldats
étrangers, blessés ou malades, ainsi que par les soins
intelligents et dévoués prodigués ; par sa promptitude
à venir au secours des légations à Pékin et à secourir
les chrétiens massacrés en Chine ; et par son courage
et son habileté militaire, en 1894, en livrant à la
Chine, ayant une population dix fois plus considé-
rable, une guerre où il a été victorieux dans toutes
les rencontres. Il ne doit pas moins être admiré pour
son amour de la vérité et sa constance à conserver le
précieux trésor de la Foi. Il offre le seul exemple
d'un peuple où de nombreux chrétiens ont conservé,
sans aucun prêtre, avec une constance admirable, l'u-
sage du baptême et la croyance aux principaux dogmes
du christianisme, malgré la persécution ininterrompue
pendant trois cents ans. Le culte de Marie, non in-
terrompu un seul instant, leur fit enfin retrouver la
vraie Eglise à laquelle ils avaient toujours été unis par
le cœur. Et encore avant de se confier aux premiers
Européens qui vinrent leur parler de religion, ils leur

posèrent trois questions infaillibles pour discerner les
ministres de la vérité de ceux de l'erreur : " Etes-vous
marié ? Connaissez-vous le Pape et quel est son nom ?
Avez-vous la Santa-Maria ? "

En 1870, plusieurs milliers de descendants des an-
ciens martyrs préférèrent l'exil plutôt que de renoncer
à la foi de leurs ancêtres. Et cependant, plusieurs
avaient reçu un baptême douteux et ne connaissaient
pas le missionnaire, qui ne pouvait les aborder, et se
contentait de les faire visiter par des catéchistes plus
ou moins instruits eux-mêmes, vu qu'il fallait se cacher
de la police pour avoir une entrevue avec le prêtre
catholique. Un tel peuple si intelligent et capable
d'une telle fidélité ne mérite-t-il pas qu'on s'intéresse
vivement à sa conversion ?

La mission m'a toujours chargé de défricher du ter-
rain inculte et vierge, et ce n'est pas facile dans un
pays où la religion catholique a été reconnue, par une
haine trois fois séculaire, comme le plus grand crime
d'état, et dont la reconnaissance officielle est toute
récente. De plus la propagation de la foi, pressée par
de nombreuses missions nouvelles, a été contrainte
de diminuer son allocation annuelle aux missions du
Japon. Cela nous empêche d'entretenir les catéchistes
zélés et instruits, qui nous sont indispensables pour
aborder les gens ordinaires. Ceux-ci, en effet, regar-
dent toujours le christianisme, comme une religion
perverse, permise seulement par crainte des étrangers
et subversive de toute autorité. Les bonzes ne man-
quent pas d'entretenir le peuple dans de telles idées
et de dire qu'elle est incompatible avec le respect dû
au souverain et l'amour national. Avant de pouvoir
travailler avec fruit, il nous faut des catéchistes pos-
sant s'introduire parmi eux sous un prétexte quelcon-
que et les disposer à nous recevoir, après leur avoir
démonstré la fausseté de leurs préjugés. Les classes
dirigeantes sont assez bien disposées à notre égard,
mais dans un pays où le suffrage universel restreint
est admis pour la nomination des représentants du
pays, elles craignent en devenant catholiques de mé-
contenter le peuple et de ne pouvoir arriver au pou-
voir.

Mon district actuel renferme plusieurs centaines de
mille d'infidèles à convertir et cependant je n'ai
encore que trois postes ou fondations, qu'il me sera
bien difficile de rendre florissantes, si on ne vient à
mon secours.

Karume, où je réside habituellement, est une ville
de 30,000 habitants, dont la centième partie seule-
ment a été baptisée par moi. Comme cette ville ne
trouve au centre des Kiushiu, et à l'entrecroisement
des chemins de fer, elle est destinée à prendre une
grande importance plus tard et il y faudrait un bon
noyau de chrétiens avant que les protestants, avec
leurs immenses ressources, puissent entraîner les
gens dans l'erreur. Ils sont venus ici avant moi et ils
avaient déjà accaparé plusieurs jeunes gens, mais
depuis mon arrivée ils ne font que végéter, et n'ont
pas, même en tout, la dixième partie des chrétiens
baptisés par moi. Cette année-ci les catéchistes des
Méthodistes et des Presbytériens ont été rappelés et
ne sont point remplacés. Que d'argent ils ont dépensé
inutilement pour aboutir à un fiasco complet, après
avoir séduit plusieurs jeunes gens. D'autres sectes
prodiguent encore zèle et ressources pour me disputer
le terrain, et quel malheur si ma pauvreté me force à
leur laisser le champ libre, au lieu de leur faire subir
le sort des deux autres ! Il me faut un catéchiste des
deux sexes, vu que les femmes chrétiennes et payen-
nes peuvent difficilement être instruites par un caté-
chiste ou par le missionnaire.

Actuellement je suis bien organisé quant à mon
personnel, mais les ressources de la mission étant
insuffisantes ne serais-je pas bientôt obligé de les
licencier ? Pour les chrétiens présents et à venir il
nous faudrait bien une chapelle, ayant un peu les
apparences d'une église, mais je n'ai pas la moindre
réserve pour cela. Il serait bien à désirer que cet
édifice, dédié au Sacré Cœur de Jésus, ne fit pas trop
triste figure à côté des nombreux temples du Bou-
dhisme. Mes chrétiens attendent avec impatience
l'heureux moment où la maison japonaise servant de
résidence provisoire à N.S., puisse céder sa place à une

église plu-
probable-
vu surtou-
large con-
en ce mo-
sont sou-
médécine
nécessair-
tiers à le-
facile de
fois ce
besoin d
famille.
ques per-
nité sou-
J'avai
Ames, et
Mais fau-
dier, au
néophyt
tuelle.
car c'est
venus d
charbon
pour les
hostiles

Ta-
japon
un gr
les g
prédi
Le
somm
voyag
ment
mide
polic
nienn
et à
l'offi
gens
ver
sont
men
don
cont
D
autr
plus
mes
son

église plus digne du Dieu qu'ils adorent. Ils attendront probablement longtemps la réalisation de leur vœu, vu surtout que la pauvreté ne leur permet pas une large contribution aux dépenses. Le Japon traverse en ce moment une crise financière et les gens malades sont souvent obligés de se passer de médecin et de médecines, faute de pouvoir en solder les dépenses nécessaires. Un médecin catholique viendrait volontiers à leur secours et, en soignant leur corps, il serait facile de gagner leur âme à notre divin Maître. Toutefois ce médecin est pauvre lui-même et il aurait besoin d'une gratification pour nourrir sa nombreuse famille. Encore un bon moyen de conversion si quelques personnes fortunées, aimant à secourir l'humanité souffrante, pouvaient venir à mon secours.

J'avais placé un catéchiste à Omuta, ville de 19,000 âmes, et déjà trois familles avaient reçu le baptême. Mais faute de ressources j'ai été obligé de le congédier, au grand regret des payens bien disposés et des néophytes laissés orphelins dès leur naissance spirituelle. Ici les gens sont plus abordables qu'ailleurs ; car c'est une ville toute récente, fondée par des gens venus de-ci de-là pour l'exploitation des mines de charbon, et qui n'ont point leurs parents auprès d'eux pour les entretenir dans les idées du vieux temps, si hostiles au christianisme.

placer un catéchiste à Snobe, à une lieue de Tapiro, et ce, dans une famille chrétienne. Grand émoi dans le village qui, sous l'inspiration des bonzes, s'efforce de l'expulser. Comme il ne bouge pas, on s'adresse à la police, qui répond que la religion catholique étant répandue dans le monde entier, on ne pouvait s'opposer à sa propagation ; de plus, le gouvernement japonais s'étant engagé, par traité, à la respecter, la police devait s'opposer à ce que l'on moleste les chrétiens pour cause de religion. Les gens ne s'attendaient pas à une pareille réponse et prirent le parti de se taire.

Deux ans plus tôt, ils avaient bâti dans leur village une maison pour abriter un bonze et ses fotoques, devant accorder la santé à tous ceux qui, dans leurs maladies, les invoqueraient avec confiance. Il y a quelques jours, ce bonze, voyant la clientèle disparaître, a déguerpi vers des lieux plus fortunés. Les habitants du village parlent maintenant de vendre cette maison à mon catéchiste, mais le porte-monnaie est vide et il faut attendre que les secours viennent avant de se lancer.

Si le Japon se convertissait, quel bienfait pour l'Extrême-Orient ! Il ne manquerait pas de venir au secours religieux de la Chine, qui a 400,000,000 d'habitants, encore réfractaires à la civilisation chrétienne. Si quelque bonne âme pouvait venir à mon secours,

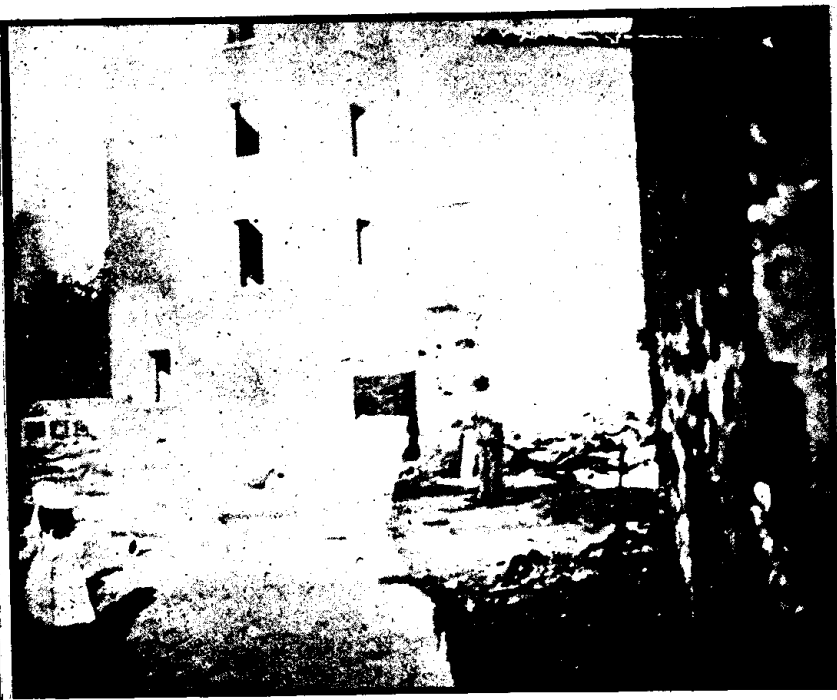
permettez-moi de vous présenter mon fils Georges, qui a failli être reçu à Saint-Cyr ! Ah ! voici la jeune Minoi qui va se baigner ! quel costume ! C'est honteux ! Autant ne pas en avoir ! Mon mari me défend de prendre des bains : il trouve que c'est indécent. N'est-ce pas, Henri ?

M. des Ifs. — Oui, car...

Mme des Ifs. — Tiens, les Joigny ! Ils ont loué une villa superbe ! Ils l'ont marchandée, et ils l'ont eue pour 4,000 ! La troupe des artistes est très convenable, cette année ! Ils joueront des pièces que toutes les jeunes filles pourront voir !... Ah ! j'oubliais de vous dire, les Tremblets sont arrivés avec un automobile. Ils l'ont payé 2,500. A la bonne heure ! voilà des gens prudents : lorsqu'ils aperçoivent une poule sur la route, ils s'arrêtent, descendent, et agitent leurs mouchoirs, pour qu'elle se sauve !... Voici les Duverger ! La femme est devenue énorme ! Ils nous regardent... Salue, Henri. Salue, Georges ! Nous ne les connaissons pas, mais tout le monde leur dit bonjour... Ils ont acheté une propriété magnifique... alors vous comprenez !... Ce soir, on dansera. On s'habille beaucoup, cette année. Les Flanquet avaient 42 malles sur leur omnibus. Voici le jeune Dubuffe... Il paraît qu'il fait une pièce extraordinaire—c'est lui qui le dit—pour Déjazet. Il est idiot ! Il raconte à



Les ruines : Une rue dévastée



L'arrière du couvent

Photo. J. A. Dumas

LE DERNIER INCENDIE DE LAPRAIRIE

Tapiro est mon troisième poste, où j'ai un prêtre japonais comme vicaire. Ce n'est pas une ville, mais un gros village, entouré de beaucoup d'autres et où les gens ont souvent manifesté l'intention d'écouter la prédication évangélique.

Les bonzes ont eu peur et ont réuni toutes leurs sommités pour répandre les calomnies contre nous, et voyant leurs efforts impuissants à arrêter le mouvement, ils ont agi auprès des gens influents pour intimider ces paisibles gens de la campagne et, sans la police, ils allaient mettre à exécution des lois draconiennes. La violence et la calomnie n'ont qu'un temps, et à la fin les gens influents ont refusé de continuer l'office de domestiques des bonzes. Voyant cela, les gens intimidés commencent de nouveau à venir trouver le missionnaire. Toutefois, pendant le jour, ils sont occupés à leur travaux agricoles, et c'est seulement la nuit qu'ils sont abordables. Il leur faudrait donc des catéchistes pour les instruire et les fortifier contre les calomnies des bonzes.

Déjà, quatre familles ont reçu le baptême et une autre se prépare activement à la même faveur. De plus, il y a espoir de conversions en grand nombre, si mes ressources me permettaient d'entretenir des personnes pour parcourir les villages pendant la nuit. Au commencement de cette année, j'ai essayé de

par l'intermédiaire de votre excellent journal, elle pourrait compter sur mes prières et celles de mes chrétiens, tout en contribuant à la conversion de plusieurs infidèles.

Les offrandes peuvent être adressées directement ici ou à M. Salmon, vicaire-général, Nagasaki, Japon.

Veillez agréer l'expression et le profond respect avec lequel je suis heureux d'être.

Monsieur l'éditeur,
Votre très humble serviteur,
M. SAURET, mis. ap.

Karume, Chikugo (Japon).

SUR LA PLAGE

(Onze heures du matin)

Mme des Ifs, à son mari.—Tiens, les Bardin ! Quand sont-ils arrivés ? Allons vite leur dire bonjour. —Bonjour cher monsieur, bonjour chère madame. Enchantée de vous revoir ! Heureux de se retrouver, pas vrai ?—Quel temps, hein ? Superbe ! Et la mer donc ? un lac ! D'ailleurs, j'avais tâté avant d'aller me coucher, hier soir, la rampe de la terrasse du Casino ! Elle était trempée... et lorsqu'elle est trem-

qui veut l'entendre qu'il est venu incognito. A l'heure présente, nous sommes déjà 1,200 abonnés. J'ai fait le compte. Ceux-là, ce sont des nouveaux : ils n'étaient pas ici l'an dernier. Mais je bavarde... Et vous, monsieur Bardin ?...

M. Bardin.—Oh ! moi, madame j'ai peu de chose à vous dire : je suis ruiné.

Mme des Ifs.—Ah !... (Un silence.) Mais nous nous sauvons... Nous avons des lettres à écrire.

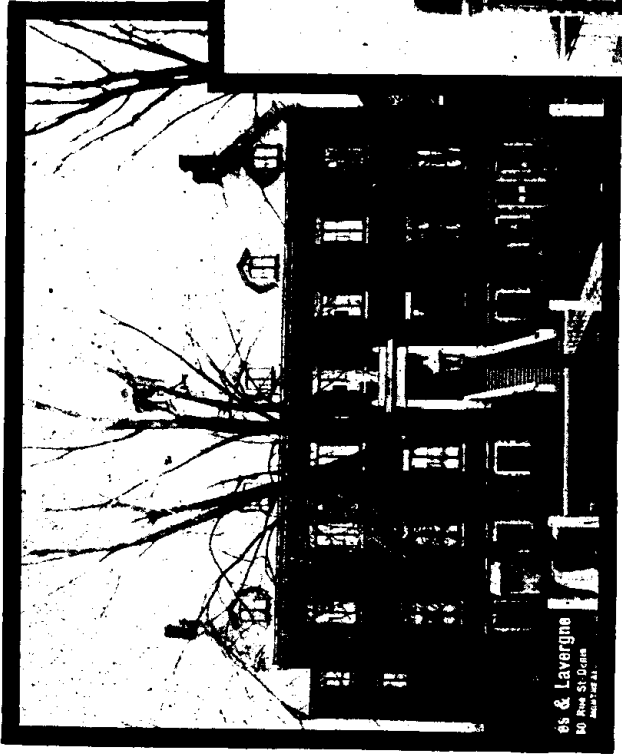
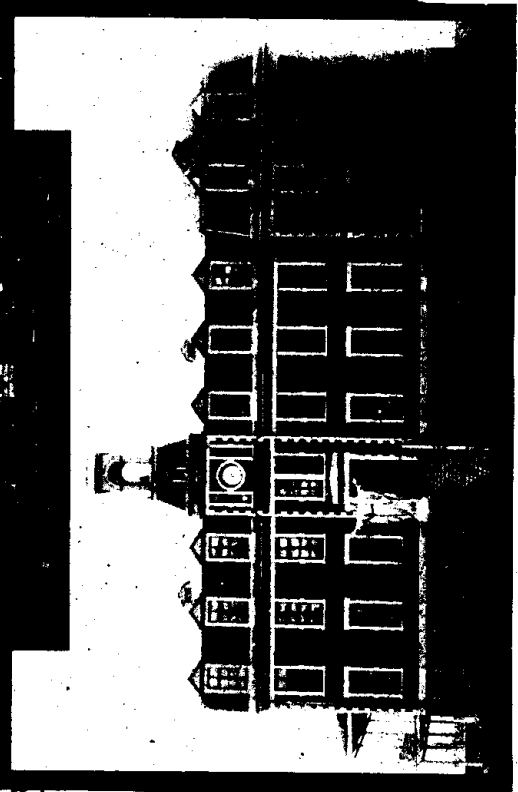
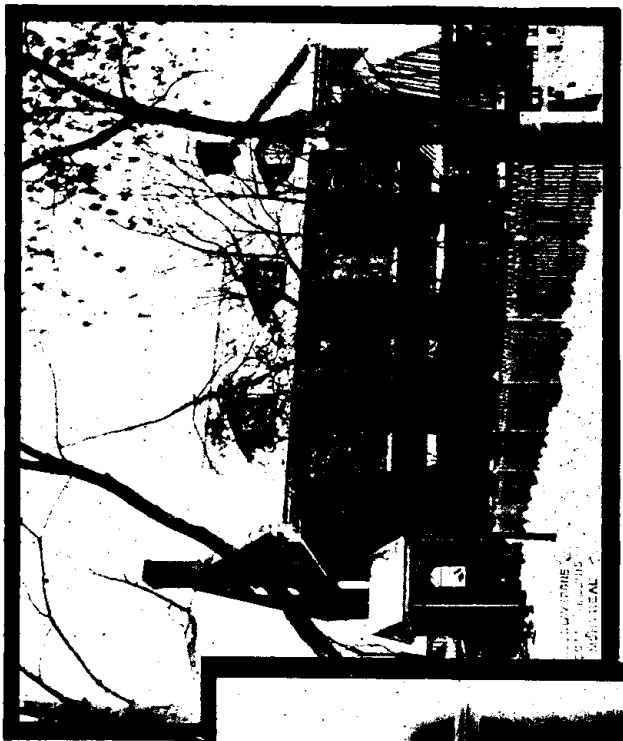
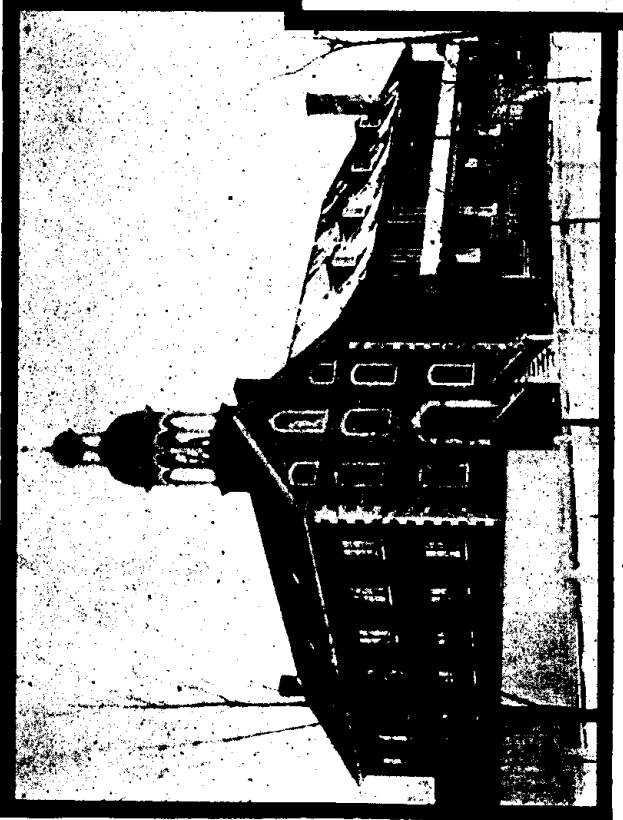
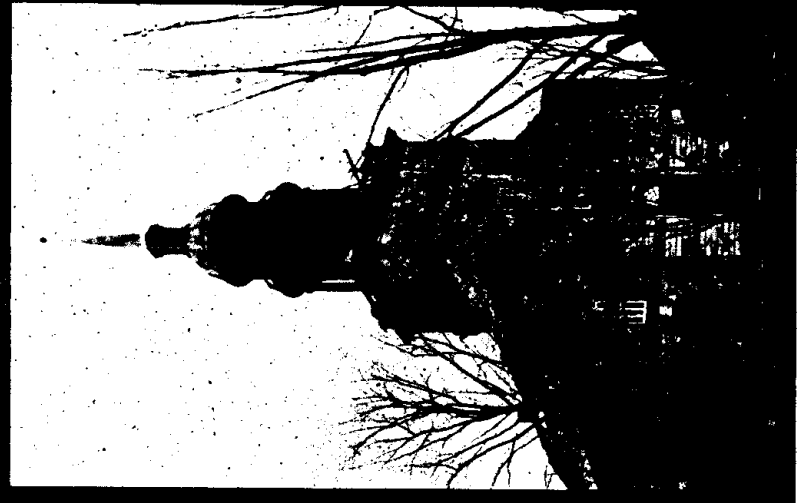
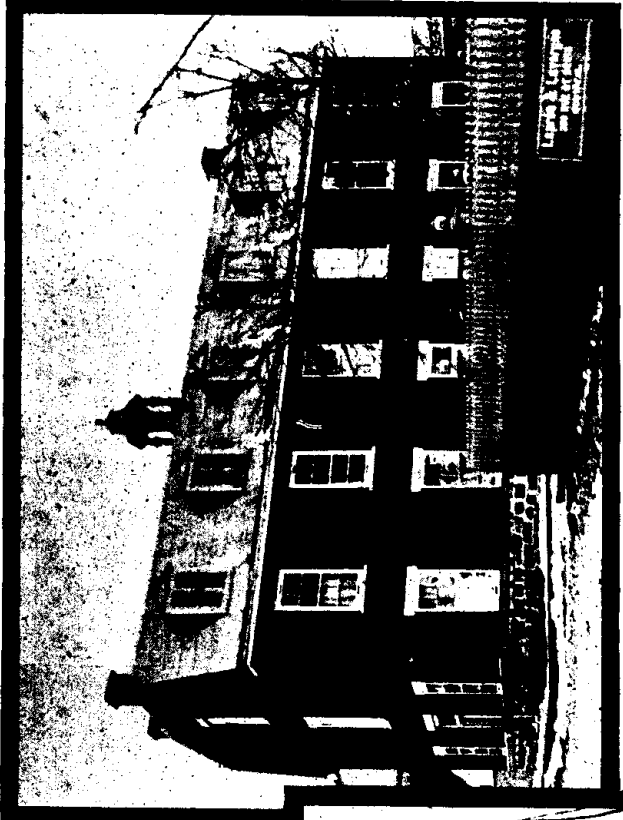
Mme Bardin.—Quelle drôle d'idée ! Pourquoi leur as-tu dit que nous étions ruinés ?

M. Bardin.—Pour qu'elle aille le raconter à tout le monde. Ainsi nous serons tranquilles pendant toute la saison.

Un peuple libre est celui qui se débarrasse des despotes sans devenir oppresseur.—ALFRED TOURNIER.

Il y a des âmes où la foi a pris tant de place qu'il n'en reste plus pour le cœur ni pour la raison.—L'AMIRAL REVEILLÈRE.

Honneur à l'homme qui sait dire : " non ! " Faute d'un non viril, que de misères et de crimes depuis Adam !—OCTAVE FEUILLET.



Collège
Presbytère

M. le curé Larose
Eglise
Noviciat des Frères de Laprairie

Couvent de la Providence, incendié l'hiver dernier
Couvent de la Congrégation, incendié ces jours passés

A TRAVERS LE CANADA.—LAPRAIRIE RELIGIEUX. Photos Layrès & Lavergne, 360, rue St-Denis

—O
certai
l'Hôte
mais
nous
—O
la rép
—A
mand
—L
—A
vous
—
longu
Air
vons
tume
Au
tête
El
ticité
—
avec
nous
pour
—
Ros
et d
vons
—
V
prét
Bas
J
chir

U
fois
acc
l'au
—
Mo
tel
—
ber
—
co
sie
—
vo
qu
vo
co



A LA CAMPAGNE. — ECHANGE DE COMPLIMENTS

ne,
uta
ma-
tre
ont
Il
que
otre
ous
de
ice
ous
da-
ais
on
ng-
hie
lle
de
ous
tte
our
out
lui
et
qui
rait
que
nt.
ous
ous
de
ici
ver
ant
me
'en
t le
cela
au-
z à
. à
ion
t ni
eria
aire
our-
pep-
hez

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

JOIE D'AIMER

Mon cœur s'est rafraîchi comme un rosier mourant
Tu m'as refait meilleur, ô ma pauvre chérie,
Voilà que mon âme est de nouveau fleurie,
Et que la vie est large, et que le ciel est grand !

J'aime, et je suis heureux, et parfois il me prend
Des désirs infinis de chanter comme on prie,
De porter ma tendresse à toute âme flétrie,
De jeter des baisers au ciel indifférent !

Le ciel est beau ! l'amour est beau ! la vie est belle !
Nous l'avons pu saisir le cher oiseau rebelle,
L'oiseau bleu qui fuyait, adorable et moqueur.

Dis ! et comme c'est bon l'amour poignant et tendre,
Comme c'est bon d'aimer, de le savoir, d'attendre,
De voir s'ouvrir un cœur et d'y verser son cœur.

CHARLES FUSTER.

LE SECRET DE L'AFFECTION

C'était en février 189... Un air de fête planait dans
un certain quartier de la jolie petite ville de V...

Il y avait bal ce soir-là chez Mlles X..., et la réu-
nion était nombreuse.

Du dehors, l'on distinguait facilement les danseurs
tournoyant à la clarté resplendissante des lumières.

C'était une scène admirable, féerique, où la jeu-
nesse, en majeure partie, figurait.

Tout à coup l'on entend frapper...

Deux hommes entrèrent, et, en quelques instants,
passèrent du couloir au salon.

Dans un coin retiré de la pièce, une jeune fille, tout
de noir vêtue, causait avec une amie.

Son teint de blonde s'accroissait dans cet habit
sombre et modeste à la fois.

Pour elle, la danse n'avait aucun attrait, car de
temps en temps, ses regards se portaient furtifs, lan-
goureux, à un point opposé, où les deux nouveaux
venus étaient assis.

Georges, l'un d'eux, rencontrant soudain le regard
de la jeune fille, s'enhardit au point de lui demander
d'exécuter un morceau de musique.

Cette dernière accepta de bonne grâce et se rendit,
quelque peu timide, au piano.

Georges, tout près, la regardait avidement, n'osant
risquer une parole, et troubler par là l'harmonie que
rendait le clavier sonore sous les doigts agiles d'Hé-
lène, que l'assistance acclamait, enthousiasmée, déli-
rante.

Puis, elle avait terminé, non sans regret pour
Georges désireux de la retenir près de lui.

Et la foule se retira lentement...

A quelques jours de là, alors qu'Hélène était sortie,
Georges l'ayant rencontrée s'offrit à l'accompagner. La
jeune fille ne se fit pas prier.

Longtemps, longtemps, ils marchèrent ainsi par le
froid qui sévissait et la neige qui tombait dense et
dru.

Ils étaient si bien à causer de leur première entre-
vue, si douce, qui leur procurait le bonheur de se
revoir, de dévoiler les plus intimes secrets de leur
être !

Ils s'étaient compris, la première fois, sans se par-
ler ; leur cœur battait d'un même sentiment, leur
amour était le même, mais ils l'avaient tenu là, au
fond de leur âme, caché ou plutôt comprimé, espérant
l'heureux moment, attendu hélas ! avec tant d'anxi-
été, où ils pourraient se voir, se parler.

Ah ! que les jours coulèrent beaux ensuite, dans
une douce intimité, avec la satisfaction flatteuse d'être

aimés, d'éprouver les mêmes sentiments, de vivre un
à tout jamais, malgré les petites querelles qui s'élev-
vent, trop souvent, comme des nuages, venant assom-
brir le ciel de leurs amours reprenant toutefois, peu
après, sa sérénité !

Des mois, des années mêmes s'écoulèrent pendant
lesquelles Georges et Hélène, toujours fidèles, tou-
jours confiants, goûtaient des joies et des délices, que
procure l'amour vrai, sincère.

C'était le bonheur rêvé sur terre, bonheur qu'on
dit pourtant ne pas s'y trouver.

Puis, un jour... ô malheur !... un jour vint, som-
bre, triste... emportant trois années de joies, des
plus belles espérances.

Les amoureux à la suite d'une futile querelle,
— comme cela arrive toujours — s'étaient séparés, l'âme
brisée, le découragement au cœur.

Les choses en restèrent là plusieurs mois, lorsqu'un
jour Georges, ne pouvant supporter l'isolement dans
lequel il vivait, résolut de voir Hélène, et les deux
époux s'étaient rapprochés, reprenant leurs anciennes
habitudes comme aux premiers beaux jours passés.

— Eh bien ! disais-je tout dernièrement à mon vieil
ami Georges : comment vont les amours ?...

— A merveille, mon cher. Autrefois et aujourd'hui
se confondent à un tel point, qu'il me semble n'y
avoir pas eu d'interruption. Le secret de l'affection
consiste à s'entendre et à y mettre du sien, voilà tout.

LA MODE

No. 510.— Cette jolie toilette est en brillante grise
avec haute ceinture en soie, rayée de ruban en velours
noir. Les nouvelles manches bouffantes sont faites avec
même soie bleue et garniture de velours correspon-



No. 510.— Toilette de ville

nant à celle de la ceinture. Il faut 12 verges de tissu
pour la confection de cette toilette. Nous vendons
les patrons dans les numéros : 34, 36, 38, 40 et 42
pouces, mesure du buste. Prix 10 cents chaque.

No. 511.— Ce dessin représente une superbe toi-
lette de réception en soie taffetas verte et garnie avec
dentelle large, mesure et insertions. Elle est d'un
style tout-à-fait nouveau et fort élégant. Quantité

requis : 10 verges de soie unie et 7 verges de den-
telle. Nous vendons les patrons dans les numéros :
32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure du buste. Prix 10
cents, chaque.

A LA CUISINE

Steak aux huîtres.— Quand la tranche de bœuf est
rôtie, ôtez la sauce et mettez des huîtres et un mor-
ceau de beurre dans la poêle ; faites-les rôtir un peu ;
ajoutez le reste de la sauce, et mettez sur le steak.

Mouton roti.— Mettez un morceau de beurre, sau-
poudrez-le de farine, poivre et sel. Ajoutez un peu
d'eau et faites cuire lentement dans le fourneau. En-
levez le suif et ne gardez que le jus de la viande pour
la sauce.



No. 511.— Toilette de réception

Sauce de tomates.— Prenez des tomates parfaitement
mûres, $\frac{1}{2}$ minot ; lavez-les ; nettoyez-les bien et
mettez-les en morceaux ; faites-les bouillir et retirez-
les du feu ; quand elles ont assez refroidi pour que
vous puissiez les manier, mettez-les dans un tamis de
fil de fer et pressez-les. Ensuite ajoutez au jus qui a
passé, deux tasses à thé de sel ; du piment et des
clous de girofle, pilés ensemble (le contenu d'une tasse
à thé de chaque) ; une pinte du meilleur vinaigre.
Remettez sur le feu et faites cuire une heure, remuant
avec soin pour éviter que le jus ne brûle. Mettez en
bouteille, bouchez et cachez. Si la sauce (*ketchup*)
est trop épaisse, quand vous vous en servez,
ajoutez un peu de vinaigre. Si les tomates étaient
très juteuses, il faudrait les faire bouillir au moins une
heure.

Utilisation des fruits tombés.— Les fruits mal mûrs et
verreux qui tombent des arbres doivent être ramassés
avec soin, ne fût-ce que pour détruire les vers qu'ils
contiennent. On peut les utiliser en les faisant cuire
pour les animaux. Les pommes qui tombent au mois
d'août trouvent déjà un meilleur emploi. On en fait
une excellente gelée très goûtée des enfants. Dans ce
but, il faut les laver, enlever les parties mauvaises
et les mettre sur le feu avec assez d'eau pour qu'elles
soient recouvertes. Il faut faire cuire doucement jus-
qu'à ce que les pommes soient très molles, puis on
verse le tout dans un tamis et on laisse passer le jus.
Lorsqu'on ne tient pas spécialement à avoir une gelée
très claire on peut presser les fruits, ce qui permet-
trait de ne jeter que la partie la plus grossière, celle
qui n'a pas pu passer au travers du tamis. Il faut
alors peser le jus et ajouter un tiers de sucre pour
une livre de jus, remettre sur le feu et faire cuire
pendant une heure et demie à peu près en écumant
toujours. Eviter un feu trop violent. On peut conser-
ver cette gelée pendant des années si l'on a soin de
bien fermer les vases.

On do
Et le
Place
Le di

Je m'
Je ren
Un sc
Je sa

28 m
Toute
peut s'e
Trent
ribles e
encore
Vaine
travail
bien ren
bâti un
entrepu
Ses che
tempes
un poi
tout ce
nivers

Oh !
L'abl
dans sa
dans la
une ba
Le ma
trépid
la spa
tait, c'
phème
nos...
neuve
lul...
une te
meur
conide
lui, rec
va visi
démoc
reille
En
sangla
versen
acharn
sauvap
sent ai
Des
de sab
à colle
L'al
il s'ag
fait le
violon
Un off
est ch

Oh
hagar
vulné
bégai
Grâce
Et
— I
la...
— C
— I

“ QUI EST-CE ? ”

On donnait, ce soir-là, *Le Dompteur*, au théâtre ; Et le drame allait bien. Cependant, devant moi, Place numéro six, le dirai-je ? Pourquoi Le dire ?... Pourquoi pas ? “ Son ” col était d'albâtre...

II

Je m'en souviens, la belle, et vous en souvient-il ? Je rendis le bijou que je trouvai par terre... Un sourire paya. Merci.—

Sor nom ? Mystère !..

Je sais qu'elle est Française et j'entends son babil.

ANTONIO PELLETIER.

SOUTANE

28 mai !... Toutes les fois que cette date revient, l'abbé Just ne peut s'empêcher de frémir...

Trente ans déjà se sont écoulés depuis les jours terribles et sanglants de la Commune et il lui semble encore que c'était hier...

Vainement, depuis plus d'un quart de siècle, a-t-il travaillé, lutté et souffert.. Tout le monde dit qu'il a bien rempli sa vie. En effet, il a établi des Oeuvres, bâti une église, fondé des écoles et des patronages, entrepris l'évangélisation des quartiers excentriques... Ses cheveux, devenus plus rares, ont blanchi sur ses tempes, sa vue s'est affaiblie et sa taille, comme sous un poids trop lourd, s'est voûtée... N'importe !... tout cela disparaît comme un rêve quand arrive l'aniversaire maudit.

* *

Oh ! ces heures inoubliablement atroces !... L'abbé Just se revoit, tout jeune vicaire, emprisonné dans sa chambre ainsi qu'en une cellule... S'il descend dans la rue, c'est la mort, car les fédérés ont construit une barricade devant sa porte... Point de nouvelles... La maison, secouée par les détonations du canon, trépide sans trêve, comme si quelque hache gigantesque la sapait dans ses fondations... Quand le canon se tait, c'est un bruit plus horrible encore, fait de blasphèmes, de hurlements, de chants furieux et obscènes... Parfois, quelques coups secs, comme une toile neuve qu'une main brutale déchire, arrivent jusqu'à lui... C'est le peloton d'exécution qui vient de faire une nouvelle victime... Laquelle ?... Est-ce un commandé soupçonné de tiédeur pour la révolution sociale, ou bien plutôt un confrère, un prêtre comme lui, reconnu et arrêté, alors que, mal déguisé, il s'en va visiter quelque mourant ?... Qui sait si lui-même, dénoncé, ne va pas, dans un instant, être saisi et paternellement passé par les armes ?...

En même temps, le ciel s'empourpre de lueurs sanglantes... Des nuages, lourds de fumée âcre, traversent l'horizon... On entend le bruit d'une lutte acharnée... Des tambours battent... Quelles clameurs sauvages !... Ne dirait-on pas des démons qui rugissent ainsi ?...

Des pas fous, dans l'escalier, scandés par un cliquetis de sabre... on va à la porte voisine... Non ! on revient à celle de l'abbé Just et on l'ébranle à coups de poing. L'abbé se demande s'il doit répondre... Un moment il s'agenouille sur son prie-Dieu et, les bras étendus, fait le sacrifice de sa vie... On frappe toujours, plus violemment... La porte va céder... Le prêtre ouvre... Un officier fédéré se précipite... Sans doute, celui qui est chargé de l'arrêter...

* *

Oh ! il n'y pense guère, le misérable !... Les yeux hagards... les cheveux en désordre... les traits convulsés par l'épouvante... les lèvres exsangues, il bégaie, affolé, en joignant les mains : “ Grâce !... Grâce !... Sauvez-moi !... ”

Et comme l'abbé, surpris, le regarde : — Ils sont là... reprend l'autre avec effroi, ils sont là... n'entendez-vous pas, qui me poursuivent... — Qui ! demande l'abbé Just. — Les Versaillais !... Nous sommes battus... trahis...

cernés... Je vais être fusillé... à vingt ans !... Mais vous êtes un calotin... Sans doute que vous allez me livrer... Oh ! pitié, dites, pitié !...

Et le malheureux de se rouler à terre avec un affreux désespoir que le prêtre, comprenant enfin, lui dit : “ Venez ! ”

Et il l'entraîne dans un cabinet voisin. — Mettez cette soutane, dit-il ; vite !... Je me charge du reste...

Le fédéré était sauvé ! Pendant huit jours, il mangea le pain du prêtre, puis, toujours revêtu du costume ecclésiastique, il put quitter Paris.

Avant de partir, il avait dit à l'abbé : — Monsieur, vous ne m'avez pas même demandé mon nom ; je vous le livre... Quoi qu'il arrive, Sosthène Lardillier se souviendra toujours qu'il vous doit la vie !...

* *

L'abbé Just, cette année, a voulu aller passer le 28 mai à la campagne... Il a donc pris le chemin de fer laissé pour quelques heures sa paroisse et Paris, et le voilà qui descend à une gare du banlieue, pour se reposer tranquillement, et songer tout à son aise, en suivant les bords de la Seine.

Halte-là !... lui dit quelqu'un. — Qu'est-ce ? demanda le prêtre, en levant les yeux. Un agent est devant lui, qui, un carnet à la main, continue :

- Je vous déclare procès-verbal.
- Pourquoi ?
- Le port de la soutane est interdit sur le territoire de la commune, par arrêté de M. le maire.
- Et comment s'appelle-t-il, votre maire ?
- M. Sosthènes Lardillier !

JEAN DES TOURELLES.

PETIT DICTIONNAIRE FANTAISISTE

- Absinthe.—La pourvoyance de la mort.
- Acajou.—L'ambition de la petite ouvrière.
- Agiter des questions.—Le prétexte des hommes d'Etat pour ne rien faire.
- Ami.—Il est rare d'en rencontrer un.
- Amis.—Tout le monde en a.
- Binocle.—La guillotine du nez.
- Brièveté.—Une qualité que ne possèdent jamais les gens ennuyeux.
- Concierge.—Locataire de la loge et propriétaire du cordon.
- Corbillard.—La brouette de la mort.
- Dimanche.—Un jour de repos qui fatigue souvent plus qu'un jour de travail.
- Dot.—La parure du mariage.
- Echange.—Opération qui consiste à offrir un œuf contre un bœuf.
- Echance.—Le Waterloo du commerçant.
- Ecrevisse.—Train omnibus.
- Folies.—Les plaisirs qu'on ne peut goûter.
- Homme du jour.—Ainsi nommé parce que souvent le lendemain il est déjà oublié.

CONSEILS PRATIQUES

Lotion pour le teint.—Une cuillerée à thé de fleur de soufre et un verre à vin d'eau de chaux, mêlées ensemble et bien secouées : un demi verre à vin de glycérine et un verre à vin d'eau de rose. Frottez-vous-en le visage tous les soirs avant de vous coucher. Secouez bien chaque fois que vous vous en servez.

Maladies de la peau.—On a employé avec succès l'acide boracique comme application externe dans le traitement des maladies amenées par la végétation des parasites de la peau. La solution d'un seizième d'once de cet acide dans une once d'eau, ou bien d'autant d'acide que l'eau pourra en recevoir, produit dans ce cas des résultats satisfaisants. Les parties affectées devraient être baignées avec cette solution une fois par jour et bien frottées.

Manière d'enlever les taches d'encre sur le papier.—Prenez du fort papier buvard, ou de préférence un carton buvard ; vous trempez plusieurs fois ce carton ou ce buvard dans une solution d'acide oxalique (sel d'oseille), puis laissez-le sécher. Appliquez exactement sur la tache ce carton ou ce buvard ainsi préparé, l'encre s'enlèvera entièrement et le papier sera blanchi.

Le Croup.—Nous croyons devoir donner, contre le terrible mal, un remède découvert par un ingénieur français, qui habite la Belgique, remède dont plusieurs familles ont proclamé l'efficacité. Faites cuire un oignon sous la cendre, étalez-le ensuite sur une mousseline, en forme d'emplâtre ; repliez la mousseline, ou plutôt recouvrez l'oignon écrasé d'une autre mousseline simple et versez, sur le nouveau morceau d'étoffe une cuillerée à café d'ammoniaque. Appliquez l'emplâtre chaud sur la gorge de l'enfant.

Foulture.—Le pavé est gras. Vous tombez, vous avez la cheville foulée !... Voici un remède qui a été expérimenté avec succès : Dès que vous serez rentré chez vous, vous démancherez un balai. Vous poserez le manche par terre et, de votre pied malade, vous le roulez pendant un quart d'heure, d'un mouvement analogue à celui des frotteurs. Vous riez de ce remède de vieille bonne femme ? Eh bien ! nous ne vous souhaitons pas une foulture pour vous prouver que nous avons raison ; mais, si l'accident vous arrive, essayez et vous serez bientôt de notre avis.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A RECONSTRUIRE

J'ai vu tes larmes et ton sourire, joyeux et triste j'ai vu ton cœur ; des deux qui a plus de charmes, dis-moi ce que le mieux j'aime : les perles de tes yeux ou celles de ta bouche ?

ANAGRAMME

Je suis homme et sot animal.
Je le sais, ça m'est bien égal.
Ici, pour te parler sans feinte
Je prends, Abet, un air de sainte.

LOGOGRIPE

Sur mes sept pieds la couturière
A coups d'aiguille me produit ;
Qui fait l'école buissonnière
Sur un de moins cueille mon fruit.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 999

- Enigme.—Le bateau.
- Problème pointé.—On ferait beaucoup plus de choses, si on en croyait moins d'impossibles.
- Coquilles.—1. Vin. Latin ; 2. Matin. Soir ; 3. Age. Vie. Banquet ; 4. Moissons. Mûrir. Rosée.
- Charade.—Ta-bac.

DEVINETTE



Voyez donc ce malheureux qui vient de recevoir un panier de vaisselle sur la tête.

NOTES ET FAITS

Un journal s'est amusé à établir une amusante statistique.

L'empereur Guillaume a prononcé en public depuis l'année 1888, époque à laquelle il a succédé à son père Frédéric III, neuf cents seize discours, dont vingt-deux en français, au cours des visites des souverains étrangers, dix-huit en anglais, trois en russe et huit cent soixante-treize en langue allemande.

Il détient le record.

Les ordres religieux français.

On annonce de Carinthie au journal "Czas", de Prague, que l'ordre de Cîteaux auquel appartient la Grande Chartreuse, a fait commencer à Pietriach, en Autriche, sous la direction de l'architecte français Pichat, la construction d'un vaste couvent avec de grandes dépendances industrielles.

Le correspondant de ce journal croit savoir que l'ordre de Cîteaux a pris toutes les précautions voulues pour se fixer à l'étranger dans le cas où le gouvernement français lui refuserait l'autorisation de résider en France.

Il y a, paraît-il, en ce moment, quantité de personnes martyrisées par des rhumatismes ; cela semble anormal par les chaleurs, et cela est cependant. Ceux qui sont sujets aux névralgies, feront donc bien de ne pas provoquer une crise douloureuse, au moment où ils se disposent à partir en voyage—ce qui gênerait leur plaisir—en se mouillant la tête pour rendre aux cheveux leur belle coloration. Aussi bien préférable aux lotions est la Poudre Capillus qui recoloré à sec les cheveux blancs (5 fr. franco 5 50, parfumerie Nison 31, rue du 4 septembre. Joindre une mèche de cheveux pour désigner la teinte).

Une correspondance de Lisbonne dit qu'on vient d'arrêter une vieille femme nommée Casilda, qui enlevait les petits enfants, les entraînait dans son bouge, situé dans un quartier mal famé de la capitale, et les saignait aux veines des bras. Le sang, recueilli dans une cuvette, servait à composer des philtres que l'horrible sorcière vendait à des femmes de la haute société. C'est là une superstition courante en Portugal, que le sang des enfants de deux à trois ans est un ingrédient indispensable pour la composition des philtres d'amour. La mégère, au moment de son arrestation, a été cruellement maltraitée par la population.

On nous informe de Saint-Petersbourg que le ministre de l'instruction publique a l'intention d'ouvrir aux femmes l'entrée des Universités ; au commencement on ne permettra que la fréquentation des cours d'histoire et de philologie aux jeunes personnes ayant satisfait aux examens d'un lycée de jeunes filles.

Après la fin de leurs études universitaires ces personnes pourront recevoir un diplôme-brevet leur donnant le droit d'enseigner dans les établissements de jeunes filles et dans les classes élémentaires des lycées de garçons.

Le féminisme fait décidément de grands progrès en Russie.

Savez-vous comment on procède en Annam pour enterrer les suicidés et les écrasés ?

Il faut prendre de la terre à l'endroit où ils ont été tués et en faire trente figures humaines que l'on place sous leurs pieds, dans le cercueil. Puis le bonze, prenant place à droite du cadavre et se tournant vers la Grande Ourse, trace en l'air avec doigt la figure des neuf dragons en disant :

"L'âme peut désormais se rendre à l'Est, au Nord, au Sud, à l'Ouest, aucune voie n'est obstruée."

On doit avoir soin aussi de tourner le visage du mort du côté opposé à la lune pendant tout le temps de l'ensevelissement.

Pourquoi ?... Allez le demander aux Annemites !

Les pasteurs anglais emploient à Londres, de singuliers moyens pour attirer les fidèles au temple.

A *St-Mary at Hill*, en pleine City, un pasteur a fait installer un cinématographe et un gigantesque graphophone.

Dans le quartier aristocratique de Mayfair, le salut est célébré devant des dames en décolleté et des messieurs en habit, ce qui permet aux uns et aux autres de se rendre de l'église à un diner ou à un bal. C'est ultra-commode.

Mais la palme revient à un pasteur de Corkeston ; pour remplir son temple, il n'a rien trouvé de mieux que d'engager une artiste américaine bien connue Mme Brown-Potter qui, du haut de la chaire, débite des tirades religieuses.

Il paraît que l'habitude d'organiser des concours de fumeurs est très fréquente dans la région rhénane westphalienne. On distribue aux fumeurs de longues pipes munies d'un four au colossal. On verse dans chaque fourneau la même quantité de tabac, et au commandement de : "Tirez !" chacun commence. Dès qu'un des fumeurs a fini, on pèse la cendre et le poids de la cendre influe sur l'attribution du prix.

L'anecdote suivante peut donner une idée de l'intensité avec laquelle on fume : Un jour, dans un village, comme il faisait mauvais temps, la fête eut lieu dans une auberge et l'on ouvrit les fenêtres. Tout d'un coup arrivèrent les pompiers d'un village voisin, persuadés que toute cette fumée ne pouvait provenir que d'un incendie.

Frédéric, roi de Prusse, prenait beaucoup de tabac ; pour s'éviter la peine de fouiller dans sa poche, il avait fait placer sur chaque cheminée de son appartement une tabatière où il prisait au besoin. Un jour, il voit de son cabinet un de ses pages qui, ne se croyant pas vu, et curieux de goûter au tabac royal, mettait sans façon les doigts dans la boîte ouverte sur la cheminée de la pièce voisine. Le roi ne dit rien, d'abord ; mais au bout d'une heure, il appelle le page, se fait apporter la tabatière, et après avoir invité l'indiscret à y prendre une prise :

—Comment trouvez vous ce tabac ?

—Excellent, Sire.

—Et cette tabatière ?

—Superbe, Sire.

—Eh bien ! monsieur, prenez-la car je la crois trop petite pour nous deux.

Il est question de réformer le calendrier.

Dans le domaine de la fantaisie, personne n'a jamais dépassé l'idée de ce bon toqué qui voulait que l'on prit désormais, pour base du calendrier, non plus les variations atmosphériques, non plus les opérations générales d'agriculture, mais les produits qui se mangent dans les divers mois de l'année. On aurait eu ainsi :

Janvier : Marronglaçaire.

Février : Harengsauridor.

Mars : Eufalacoquidor.

Avril : Petitpoisidor.

Mai : Aspergial.

Juin : Concombrial.

Juillet : Melonial.

Août : Raisinoge.

Septembre : Huitrose.

Octobre : Bécassinose.

Novembre : Pommedetaire.

Décembre : Boudinaire.

C'est au mois d'avril 1809, le maréchal Lannes vient de se rendre maître de la ville de Ratisbonne, en Bavière, après un combat acharné. Il envoie un officier d'état-major faire part de cette nouvelle à Napoléon.

Le brave émissaire a reçu dans cette journée une terrible blessure. Qu'importe ? Il ne fait aucune objection au maréchal Lannes, qui ne s'est pas aperçu de son état. Il part. Il va de toute la vitesse de son che-

val vers le monticule où se trouve l'Empereur, entouré de son escorte. Son visage est pâle et son uniforme couvert de sang. Pourtant, il met pied à terre et s'avance par l'effort d'une surhumaine énergie. Il ne veut pas chanceler et, d'une voix qu'il cherche à raffermir, il s'écrie :

—Sire, Ratisbonne est à nous ! Nos drapeaux flottent sur les murs de la ville.

—Mais, mon ami, vous êtes livide, interrompt Napoléon.

—Non, sire, je suis tué," répond le vaillant soldat. Et, en disant ces mots, il s'affaisse : il était mort !

Les journaux allemands ont publié ces jours-ci une bien curieuse missive. Il s'agit d'un brave homme qui célébrait le même jour ses noces d'or et le cinquantième anniversaire de son entrée dans l'administration. Le propriétaire de l'appartement qu'il occupait lui écrivit : "Honoré monsieur ! Quelle joie pour moi de m'associer à la fête de votre double anniversaire ! Que dis-je ! Cet anniversaire est triple ! En consultant mes livres, je vois qu'il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que vous occupez votre appartement. Vous célébrez donc vos noces d'argent de locataire. Que de souvenirs, auxquels la fête d'aujourd'hui va ajouter un souvenir plus cher encore ! Vous devez tenir de plus en plus à ces murs. Il faut, d'ailleurs, que vous vous y trouviez fort bien pour y être resté vingt-cinq ans. Croyez, cher monsieur, que l'attachement que vous marquez à mon immeuble en augmente grandement la valeur. Vous trouverez donc tout naturel que j'en augmente aussi le loyer. Vous me payerez donc désormais 60 marks de plus par année. Je vous envoie encore mille vœux et vous prie, etc..."

Le malheureux locataire a trouvé la plaisanterie un peu lourde. Nous aussi.

Meissonnier avait, dit-on, à son service un admirable jardinier, sans égal pour la greffe des arbres, la culture des fleurs, l'entretien du potager et du verger ; cet homme joignait à ces talents pratiques une science merveilleuse. Doué d'une mémoire que lui aurait envié un professeur du Muséum, il savait tous les noms les plus rébarbatifs de la nomenclature, et de quelque pays qu'on lui apportât une graine nouvelle, il la baptisait aussitôt de son substantif latin. Les amis du peintre s'étaient souvent amusés à lui proposer des "colles" difficiles sans parvenir jamais à le mettre à quia. Le bonhomme avait réponse à tout.

Pourtant son maître s'était juré de le prendre en défaut. Un jour donc qu'il déjeunait avec Emile Augier, il fit venir le jardinier, et tirant de sa poche un cornet de papier gris, où il avait préalablement placé quelques œufs de hareng séché :

"Un tel, lui demanda-t-il le plus gravement du monde, connaissez-vous ces graines ?

—Fort bien, répondit le jardinier qui, sans hésitation, prononça de suite un joli nom latin.

—Combien de temps faut-il pour que ça lève ?

—Quinze jours.

—Eh bien ! veuillez les semer ; je serai curieux de voir cette plante-là."

Quinze jours après, Emile Augier, revenu pour voir la fin de l'aventure, déjeunait de nouveau dans la villa Meissonnier. Au dessert, le jardinier parut :

"Si ces messieurs, dit-il, veulent prendre la peine de passer au jardin, les graines ont levé.

—Celle-là est forte !" s'écria Meissonnier.

Et sans achever leur repas, les deux amis suivirent le jardinier. Arrivé près de la plate-bande, celui-ci souleva avec précaution une cloche de verre ; l'artiste et l'écrivain se penchèrent curieux, puis se relevèrent en riant aux éclats : de la terre soigneusement arrosée et fumée sortaient, alignés sur deux rangs, douze museaux de hareng saurs.



Cette
marche
grâce à
teurs. T
un progr
et des
numéros
devois
M. V. C
ovation.
belle voi
nagé ses
pas oubli
extraord
au nom
tours de
de soupl
somme,
bliez pas
des mus
aura lieu
promet
sant pou
—Tre
anglaise
sonnes
L
La pé
le bistr
faibles
Pâles
font dis
—Du
née der
jaqu'a
Le E
les aigr
—L'i
par min
taralles
CON
Dans
portes
tation
les mé
grand
que V
—La
concom
la mi-e
canadie
jourd'h
Ent
tiona
Bourse
plus et
—L
vidus
1,250,0
compte
Les
Bonar
et fort
bles, l
langue
—L
vient
veau
Buffal
Bill"
ROI
Cet
ne à la
sées.
Dépôt
J.
Dip
es

PARC SOHMER

Cette populaire place d'amusements marche toujours de succès en succès, grâce à l'esprit d'initiative de ses directeurs. Toutes les semaines, l'on y donne un programme nouveau des plus variés et des plus amusants. Au nombre des numéros de la semaine dernière, nous devons mentionner tout spécialement M. V. Occellier, qui a reçu une véritable ovation. Mlle May Taylor possède une belle voix et le public ne lui a pas ménagé ses applaudissements. Il ne faut pas oublier M. Gallardo, un modéleur extraordinaire et les acrobates Dauman, au nombre de six. Ils ont accompli des tours de force, d'agilité, d'équilibre et de souplesse vraiment merveilleux. En somme, succès sur toute la ligne. N'oubliez pas la fête champêtre au bénéfice des musiciens et employés du Parc, qui aura lieu mercredi, 21 août. L'on nous promet un programme des plus intéressant pour l'occasion.

Treize des compagnies d'assurance anglaises refusent d'assurer les personnes non assurées.

LA CAUSE SUPPRIMEE

Le pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* font disparaître la cause et l'effet.

Du 6 juin au 23 septembre de l'année dernière 141 touristes sont montés jusqu'au sommet du mont Blanc.

SURPRENANT

Le *Baume Rhumal* fait disparaître les saignements de poitrine.

L'Etat du New-Hampshire paie \$1 par minot pour l'extermination des sauterelles.

CONSEILS DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, les pertes d'appétit, les insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

La publication des bulletins du recensement, dont le premier paraîtra vers le mi-août, démontrera que la population canadienne-française de l'Ontario est aujourd'hui de 300,000 âmes.

TROIS QUALITES

Entre tous les remèdes pour les affections de la gorge et des poumons, le *Baume Rhumal* est le plus simple, le plus efficace, le plus économique.

L'Allemagne ne compte que 58 individus dont le revenu annuel dépasse 1,250,000 francs par an; l'Angleterre en compte 300.

SONT INDISPENSABLES

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

Le gouvernement de Washington vient de mettre en circulation un nouveau billet de \$10, portant l'effigie d'un Buffalo, lequel on a baptisé "Buffalo Bill".

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées.
Dépôt: Pharmacie C. Beaupré, Montréal

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
88 rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Est 1379

ELIZABETH OUELLET

Est guérie par les

Pilules de Longue Vie (Bonard)

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons subits me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite, une de mes amies me fit part de sa guérison par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Confiante d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des *PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)* a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux *PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)* qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.

Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de *PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)*.

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez-vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

Nous sommes si certains que ces *PILULES* sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'*Anémie*, de *Dyspepsie* et de *Debilite générale*, que pour les convaincre nous leur enverrons *GRATIS* une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse



No. 18

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La Maison du Pont Notre-Dame, encore un des gros succès d'Ambigee, de Paris, sera à l'affiche du Théâtre National toute la semaine commençant le 5 août. Comme la plupart des chefs-d'œuvre de l'art dramatique français cette pièce, dont les auteurs sont Théodore Barrière et Henri de Rock, a été adaptée à la scène américaine, et le célèbre artiste Robert Mantell l'a jouée à Montréal, et un peu partout aux Etats-Unis, sous le titre de *Face in the Moonlight*.

Très intéressante, l'action de *La Maison du Pont Notre-Dame* abonde en situations aussi ingénieuses qu'inattendues et se déroule, rapide, au milieu de héros du plus bel effet, tels que le château du comte de Forquerolles, la route de Vincennes et l'auberge, où a lieu un terrible combat au sabre entre Ernest de la Garde (Cazeneuve) et le chevalier de Forquerolles (Petitjean), combat qui se termine au désavantage du premier dont le corps est jeté dans la cave de l'auberge. Citons encore les jardins de l'hôtel de la comtesse, la maison du pont Notre-Dame, une rue de Paris et le grand salon de la comtesse de Forquerolles. Parmi les principaux coups de théâtre sont l'enlèvement de Mélanie, l'incendie de l'auberge, après le combat; l'assassinat de Zombaro par Bigobert et la mort du comte de Forquerolles.

Dans cette pièce M. Cazeneuve jouera le double rôle — de la garde de Zombaro, deux frères d'une ressemblance frappante — qui était tenu par Mantell. Les autres principaux interprètes seront Mlle Rhéa, Mmes Nozière, de la Sablonnière, Mlles Gilbert et Léa; Mlle Filion, Petit-Jean, Hamel, Daoust, Godeau, Charest, etc.

UNE SIMPLE DOSE

Une dose de *Baume Rhumal* calme les accès de toux comme par enchantement.

Bâle est la ville du monde qui contient proportionnellement le plus d'étrangers: 43,000 sur 112,000 habitants

Le rouge sera très porté pour les robes de plage et de campagne cet été. Nous avons vu une très grande variété de nuances de cette belle couleur, surtout dans les foulards, les voiles de Paris, ainsi que dans les toiles.

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis
Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie: Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes: La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Femina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, 8.09 p.m.
Arrivée à Holyoke, 7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, 8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, 8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m., 9.10 p.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTRÉAL.

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017 Tél. Marchands 520

SEMAINE DU LA MAISON DU PONT NOTRE-DAME

5 AOÛT Paul Cazeneuve dans Ernest de la Garde et Zombaro

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine: MARTYRE

Femmes Guéries de Maladies Graves par les PILULES ROUGES

Faiblesse générale, Points de Côté, Douleurs dans le Dos, Mal de Tête.

"J'ai souffert pendant huit ans de faiblesse générale et de débilité. Cette maladie m'était venue parce que dans ma jeunesse, j'avais été obligée de travailler trop fort pour mon âge. J'avais toujours mal dans le dos, et j'étais obligée de prendre le lit très souvent pendant la journée.

"Dès que je commençai à prendre les Pilules Rouges, elles me firent du bien, me donnèrent des forces et firent disparaître tous les maux dont je souffrais. Au bout d'un mois, j'étais bien soulagée, et au bout de trois mois j'étais complètement guérie et même mieux que jamais.

"Je prends beaucoup de plaisir à faire publier mon témoignage, car je suis reconnaissante. Il n'y a pas de doute que sans les Pilules Rouges, je serais morte. J'ai écrit plusieurs fois aux médecins spécialistes, qui m'ont toujours répondu avec soin, et leurs conseils et leurs bons avis m'ont été d'un grand service. A présent, lorsque je me sens un peu fiévreuse, j'ai recours aux Pilules Rouges et une boîte ou deux me ramènent à la santé."

Mme PATRICE, Rigaud, Co. Vaudreuil, Qué.

Maladie du Foie, Débilité générale, Nervosité, Mauvaise Digestion, Manque de Sommeil

"Quand je commençai à prendre les Pilules Rouges, dit Mlle J. Champagne, j'étais très faible; c'est la débilité générale qui me faisait souffrir. Je souffrais aussi d'une maladie de foie, j'étais nerveuse, ma digestion me fatiguait et mes intestins n'étaient pas réguliers. Ces maladies m'étaient venues à la suite d'une attaque de grippe sévère.

"Les Pilules Rouges m'ont donné appétit, elles ont ramené mes forces, elles ont calmé mes nerfs et m'ont permis de dormir la nuit. Elles ont soulagé les douleurs que j'avais dans tous les membres et de toujours fatiguée et étourdie que j'étais, je suis redevenue forte et capable de faire mon ouvrage. Je vais à mes occupations sans fatigue, et je recommande les Pilules Rouges aux jeunes filles qui pourraient souffrir d'anémie et de faiblesse de sang, et je leur recommande aussi d'aller voir les médecins spécialistes comme j'y suis allée au No 274, rue Saint-Denis.

Mlle J. Champagne, 132, rue Logan, Montréal.

Troubles du Retour de l'Age, Faiblesse de Sang, Douleurs dans tous les Membres.

"Je ne crois pas, écrit Mme Dupré, qu'il y ait des femmes plus heureuses que moi aujourd'hui, car je suis complètement guérie du beau mal qui me faisait souffrir depuis longtemps, et qui était aussi aggravé chez moi par les troubles du retour de l'âge. J'étais nerveuse, faible, sans ambition et rendue au point où je croyais devoir être obligée de prendre le lit. J'avais toujours mal à la tête, mal dans le dos; je souffrais ainsi depuis quinze ans.

"Tous les médecins disaient qu'ils ne pouvaient me guérir. Les Pilules Rouges et les bons conseils des médecins spécialistes me ramenèrent à la santé; je leur dois le bonheur et la santé. Je suis aussi forte aujourd'hui qu'une femme de mon âge puisse l'être.

"Je remercie les Médecins Spécialistes de tous les bons conseils qu'ils m'ont donnés, et si jamais je tombe malade, c'est à eux que je m'adresserai, car j'ai pleine confiance dans leur habileté et aussi dans les bons effets de leur remède, les Pilules Rouges.

Mme GEORGES DUPRE, East Concord, N. H.

Autres Maladies que les PILULES ROUGES Guérissent Toujours.

Les Pilules Rouges donnent des forces et ne contiennent rien qui puisse nuire à la constitution la plus délicate. Elles peuvent être prises par toutes les femmes, en toute sécurité, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Elles rendent le sang riche et vermeil et renforcent les nerfs. Les remèdes ordinaires n'agissent que sur les symptômes, les Pilules Rouges vont à la racine du mal. C'est là le secret de leur immense succès, et lorsqu'elles guérissent elles guérissent pour toujours.

Elles guérissent la pauvreté du sang, la chlorose, l'anémie, les palpitations de cœur, la migraine, le manque d'énergie, la perte de mémoire, dépression d'esprit, mélancolie. Elles donnent des forces et soutiennent le système nerveux, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, les tiraillements dans les hanches, douleurs dans le bas-ventre, les époques douloureuses chez les jeunes filles, maladies particulières aux femmes, ulcérations, hémorragies. Elles arrêtent les troubles du retour de l'âge, les douleurs dans les côtés, mal de reins et entre les épaules, les brûlements d'estomac, les étourdissements, les bourdonnements d'oreilles, les sensations chaudes qui montent à la tête, les maladies du foie et toutes les maladies qui se rapportent aux nerfs et au sang, et tous les maux auxquels les femmes sont si exposées aux différentes périodes de la vie qu'elles ont à traverser. Elles sont incomparables pour purifier, enrichir le sang appauvri ou vicié.

Les consultations des Médecins Spécialistes sont gratuites, soit que vous leur écriviez ou que vous alliez les voir au No 274, rue Saint-Denis, Montréal.

Nous avons retranché le nom de Dr Coderre de tous nos remèdes, et plus que jamais voyez que le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE est sur chaque boîte de pilules que vous achetez. Si votre marchand ne les tient pas elles vous seront expédiées sur réception du prix, 50cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50.

Adressez vos lettres comme suit:

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

LE MÉDECIN

ORGANE DE

L'Ecole Médicale Belge

Nous soumettons à la sérieuse considération de nos lecteurs l'article qui suit, publié le 7 juillet dernier par une revue de haute autorité médicale, "LE MÉDECIN," de Bruxelles.

LES BONS VINS MÉDICINAUX.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs à propos de vins médicaux, parce que ces sortes de préparations obtiennent la faveur du public.

C'est la France surtout qui nous envoie les vins que prescrivent nos médecins à leurs malades affaiblis, anémiés, convalescents ; et cela s'explique par la grande variété des vins que produit le sol français ; il y en a donc pour tous les goûts.

Pour notre part, nous voyons avec plaisir ces préparations vineuses obtenir le succès qu'elles méritent, surtout lorsqu'elles sont faites avec des vins de choix et que l'incorporation des produits médicamenteux est judicieuse et dosée de façon à favoriser la reconstitution des forces perdues ou affaiblies. — Et les applications de ces remèdes ne sont que trop nombreuses, hélas !

C'est pourquoi nous signalons avec satisfaction une préparation, le **Vin des Carmes**, qui obtient en Amérique, et particulièrement au Canada, un succès très justifié. En effet, le **Vin des Carmes** a comme véhicule un vin délicieux, importé dans le Nouveau-Monde, des Alpes Maritimes où il est produit avec des soins minutieux. A ce vin sont incorporés des extraits fluides de nos meilleurs toniques, apéritifs, reconstituants, et qui en font une préparation de valeur, à laquelle recourent les médecins américains, avec le plus grand succès.

Le **Vin des Carmes** est exclusivement composé de végétaux ; il ne renferme pas de sels de fer qui ne conviennent d'ailleurs pas à ce genre de préparations. Sa formule, exécutée d'après les exigences du codex français, est très judicieuse, ce qui équivaut à dire qu'il est parfaitement toléré par tous les estomacs, qu'il fortifie en même temps que tout l'organisme.

Le goût du **Vin des Carmes**, quoique légèrement amer, est tout bonnement délicieux.

Ce vin jouit dans les deux Amériques, d'une très grande popularité, qui ne peut que s'accroître, comme c'est le cas de toutes les bonnes préparations vineuses.

Les agents, dépositaires généraux, MM. A. Toussaint & Cie à Québec (Canada) possèdent d'ailleurs une foule de certificats élogieux de leur **Vin des Carmes**. Citons parmi, les plus marquants : le Dr M. Fiset, chimiste officiel à Québec ; le Dr Garneau, un des vieux médecins les plus réputés de Québec ; le Dr R.-G. Matte à Québec ; Révd E. Lamontagne, père rédemptoriste à Sainte-Anne de Beaupré ; J.-R.-A. Cayouette, prêtre à Saint-Mathieu (Rimonski) et une quantité d'autres, dont la liste serait trop longue et fastidieuse, quoique intéressante.

Le **Vin des Carmes**, vendu par MM. A. Toussaint & Cie, à Québec, mérite donc toute l'attention du corps médical, qui en retirera les plus heureux effets parmi leur clientèle. C'est un excellent vin médical, scientifiquement dosé et préparé, qui rendra de précieux services aux personnes faibles, anémiées, convalescentes, dyspeptiques.

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadioux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
 POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
 (Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un son avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
 Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
 1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les décadres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
 162, RUB ST-DENIS
 MONTREAL

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
 1024 RUE STE CATHERINE MONTREAL

Un PRÊTRE
 de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUERIR
 ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
 DYSPÉPSIE - MAIGREUR - PETIT
 FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES ANONIO
 toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
 Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
 Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

Trente ans de Succès

GUERISON CERTAINE
 en 2 heures
 sans Coliques ni Nausées
 sans AUCUNE PURGATION
 ni avant
 ni après
 du

VER SOLITAIRE

par les CAPSULES
L. KIRN
 à l'extract d'herbes
 de FOUGÈRE Mâle Pure
 sans Calomel.
 M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
 54, Boulevard Edgar-Quinet
 et dans toutes les bonnes Pharmacies

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'aprouvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement et suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,
 122, MacDonnell Ave., TORONTO



DANS L'EXTREME ORIENT

Anglais et Allemand.—Hé ! que faites-vous là ?
 Cosaque Russe.—Je me suis installé ici ! Voudriez vous me mettre dehors ?

Anglais et Allemand.—Non, non ; ce n'est qu'une question que nous vous adressons.

Cosaque Russe.—Eh bien, vous savez maintenant à quoi vous en tenir.


RIPANS

Plus de maux de tête

Mlle Ida B Fiske, du No 3, rue Thornton, Biddeford, Me., écrit : "Pendant des années, j'ai souffert de maux de tête et pendant deux ans, j'ai souffert de douleurs intenses dans mon épaule et autour du cœur, après avoir mangé. Quelquefois la douleur me prenait immédiatement après mon repas, quelquefois deux ou trois heures après. Le docteur disait que c'était de l'indigestion. Je sentais d'abord "remonter" mes aliments et le gaz était quelque chose de terrible ; puis, je sentais dans mon côté et dans mon épaule cette effroyable douleur. Je me rappelle qu'une nuit je ne pus me coucher, à cause de la pression et de la douleur causées par le gaz. Je ne connaissais pas alors les RIPANS TABULES, mais un ami m'en donna deux boîtes. Elles m'ont certainement rendu service et j'en ai pris depuis quand j'en ai senti le besoin. Je n'ai plus de ces maux de tête et je sais que les Ripans Tabules m'ont guéri."

ON DEMANDE :—Un cas de maux de tête auquel les R-I-P-A-N-S ne ferait pas de bien. Elles ont été la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900



LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
 360 RUE ST DENIS
 MONTREAL P.Q.
 TELEPHONE BELL E. 1283
 TEL. DES MARCHANDS 643

GRAND SACRIFICE DANS LES MEUBLES

Le "Temps des écoulements" est une période importante ici. Les échantillons qui ont été assez longtemps dans l'assortiment, selon nous, les lots dépareillés et autres articles du même genre, sont réunis et littéralement sacrifiés. C'est maintenant le temps d'acheter vos meubles.... Comme échantillon de ce que nous offrons :

Une splendide chaise en osier entrelacé d'un dessin artistique, avec grand dossier et bras enroulés d'une apparence extrêmement riche, valant entièrement \$5.00 le prix ordinaire. Prix de vente **\$3.75**

RENAUD, KING & PATTERSON
 652 RUE CRAIG

Les Fournisseurs d'Ameublements. Los commandes par la poste sont exécutées.

Flacon : 6 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
 ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe Mâles, Rougeurs, Rides précoces, Rougeurs, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Ceci prouve votre intelligence... Nous aurions certainement le droit d'aller interroger carrément à l'Hôtel des Pays-Bas, et il faudrait bien nous répondre, mais il est mille fois préférable qu'on ne sache pas qui nous sommes... La dépêche est-elle partie ?

—Cette nuit... par ordre supérieur... Nous aurons la réponse ce soir...

—Avez-vous un journal dans votre poche ? demanda la policière.

—Le *Petit Journal*, oui... Pourquoi ?

—Asseyez-vous et, en m'attendant, lisez-le pour vous distraire...

—Vous me quittez donc ?

—Je vous quitte, mais mon absence ne sera pas longue.

Aimée Joubert passa dans la pièce que nous pouvions désigner sous le nom de chambre aux costumes.

Au bout de dix minutes elle en sortit, Belge de la tête aux pieds, et tenant à la main un sac de voyage.

Elle formait avec Jodelet un couple dont l'authenticité bruxelloise paraissait indiscutable.

—Pristi, savez-vous, fit le détective en riant et avec un accent de terroir merveilleusement imité, nous arrivons de Bruxelles en Brabant, par le train, pour une fois...

—Et de ce matin, sais-tu, monsieur... répliqua Mme Rosier avec un accent qui n'avait pas moins de saveur et de naturel que celui de son partenaire. Nous pouvons partir...

—Je suis prêt...

Vingt-cinq minutes après, un fiacre déposait les prétendus Belges devant la porte de l'Hôtel des Pays-Bas, rue de Grammont.

Jodelet et Aimée Joubert descendirent et franchirent le seuil de la porte cochère.

XI

Un garçon vint à la rencontre des arrivants.

—C'est bien chez toi l'Hôtel des Pays-Bas pour une fois, sais-tu, monsieur ? lui demanda Jodelet avec un accent et un sérieux aussi incomparables l'un que l'autre.

—Oui, monsieur, c'est ici... répondit le garçon... Monsieur et madame viennent sans doute habiter l'hôtel ? ajouta-t-il.

—Oui... oui... pour quelques jours, fit Aimée Joubert.

—Nous avons des appartements très confortables, commença le garçon, et madame, ainsi que monsieur...

—Oui... oui... interrompit la policière. Mais nous voudrions savoir d'abord, savez-vous, si c'est bien ici qu'est descendu un ami à nous qui nous a enseigné votre hôtel, pour une fois, et qui doit s'y trouver encore...

—Un Belge ?

—Oui, de Bruxelles.

—En Brabant, ajouta Jodelet.

—Ne serait-ce point M. Heymann, votre ami ?

—Non.

—Comment s'appelle-t-il, alors ?

—Il s'appelle Jules Thermis...

—Parfaitement... parfaitement... M. Thermis... un

monsieur très bien... un propriétaire de Bruxelles... avec des cheveux frisés tout blancs, qui lui donnent l'air plus vieux qu'il ne l'est...

—C'est cela même... voilà le portrait de notre ami, savez-vous... Est-il encore ici ?

—Non, madame, M. Thermis nous a quittés... il est parti...

—Depuis quand ?

—Depuis quatre jours.

—Juste quatre jours ?

—Quatre ou cinq... je ne me souviens pas au juste, mais je pourrais vous le dire exactement en consultant le livre.

—Retournerait-il à Bruxelles, pour une fois ? demanda Jodelet.

—Oh ! non, monsieur...

—Comment le savez-vous ?

—Je suis allé chercher une voiture et il a fait charger ses bagages pour la gare de Lyon.

Jodelet et Mme Rosier échangèrent un rapide coup d'œil.

—Ah ! c'est fâcheux, c'est bien fâcheux, savez-vous ! s'écria la policière d'un ton dolent. Nous comptions si bien le voir ! Il nous avait dit qu'il resterait au moins un mois à Paris.

—Il devait en effet y rester assez longtemps, car il avait loué un appartement entier pour avoir toutes ses aises... dit le garçon. Mais il a reçu la visite de deux personnes à qui j'ai indiqué son numéro... et le jour même il a pris le parti de s'en aller...

—Deux personnes que nous connaissons probablement si elles sont de ses amis... fit Aimée Joubert.

—Je ne sais pas, moi, madame... répliqua le garçon. Je ne les avais jamais vues venir... C'était un abbé et un jeune homme...

—Un abbé !... répéta Jodelet.

—Eh ! oui, tu sais bien, pour une fois, son cousin, l'abbé Gulden, le desservant de la rue Esquermoise... interrompit Aimée Joubert, qui trouvait maladroit de manifester le moindre étonnement.

Elle poursuivit :

—Le second visiteur était un jeune homme blond, n'est-ce pas ?...

—Ça, madame, je ne pourrai pas vous le dire... Il t'ai saisi sombre dans l'escalier... Je l'ai à peine entrevu et il est monté quatre à quatre pour frapper au 17, l'appartement qu'occupait M. Jules Thermis...

—Cet appartement est-il libre, pour une fois ?

—Oui, madame...

—Eh bien ! nous nous en arrangerons... Puisqu'il plaisait à notre ami, il doit nous plaire... Veuillez nous y conduire... Nous en prendrons possession d'abord, savez-vous, et nous retournerons ensuite au chemin de fer chercher nos malles...

Jodelet ne s'expliquait pas bien ce que se proposait Mme Rosier en prenant l'appartement, mais il ne pouvait que l'approuver.

Le garçon alla chercher une clef dans le bureau et guida les pseudo-Belges au second étage, où nous savons que se trouvait l'appartement occupé pendant douze jours par Pierre Lartigues.

Il ouvrit.

—Tout est en ordre, dit-il, et si par hasard il manquait quelque chose, monsieur ou madame n'auraient qu'à sonner... Il y a toujours des gens de service dans les escaliers.

—Nous voulons seulement nous laver les mains et nous retournerons au chemin de fer pour nos bagages.

Le garçon les laissa seuls.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui qu'Aimée Joubert s'élança vers un meuble dont elle examina successivement tous les tiroirs.

—Faites comme moi, Jodelet... dit-elle en même temps, visite domiciliaire minutieuse... Il s'agit de voir si rien d'intéressant n'a été oublié ici...

Le policier comprit alors pourquoi Mme Rosier avait voulu pénétrer dans l'appartement.

Il se mit en devoir d'explorer les armoires.

Leurs recherches, si consciencieuses qu'elles fussent, ne devaient amener aucun résultat.

Les tiroirs et les placards étaient absolument vides.

—Qu'espérez-vous trouver ? demanda Jodelet.

—Eh ! le sais-je ?... Un rien, peut-être, qui dans nos mains eût été beaucoup... un fragment de lettre quelconque... Une enveloppe déchirée indiquant une adresse...

—Etes-vous sûre que ce Jules Thermis soit bien l'homme que vous soupçonnez ?

—Oui... Le signalement qui m'a été donné par le garçon est exactement le sien...

—Devinez-vous quel est le prêtre qu'il a reçu avec le jeune homme ?

—Pas le moins du monde... c'est un point que nous éclaircirons plus tard... Seulement il me paraît certain que l'abbé était un faux prêtre.

—Enfin, ce Jules Thermis nous file entre les doigts.

—Ce n'est point prouvé...

—Mais puisqu'il a quitté Paris...

—Qu'en savez-vous ?

—Les bagages ont été conduits à la gare de Lyon. Aimée Joubert se mit à rire.

—Un vieux truc, mon cher Jodelet ! répliqua-t-elle. Il a dû faire porter ses malles à la consigne et une heure après aller les reprendre.

—C'est ma foi vrai !

—Soyez tranquille... nous nous en assurerons...

—Maintenant nous pouvons partir... Notre visite à l'Hôtel des Pays-Bas n'aura point été inutile, puisqu'il en est résulté pour moi la preuve que notre homme avait des complices.

La policière et Jodelet descendirent.

Mme Rosier entra au bureau pour reporter la clef et mit une pièce de dix francs dans la main du garçon ébahi.

—Nous allons au chemin de fer, vous savez... fit-elle. Dans une petite heure nous serons revenus, pour une fois.

Alléché par les façons généreuses de la nouvelle cliente, le garçon éprouva une déception profonde en ne la voyant pas revenir.

—Caprice de femme... pensa-t-il. Oh ! les femmes ! créatures mobiles et frivoles !

A cent pas de l'Hôtel, Aimée Joubert dit à Jodelet :

—Mon ami, nous allons nous séparer...

—Qu'aurai-je à faire ?

—Vous irez de ce pas à la légation belge savoir si on a réellement visé un passeport au nom de Jules Thermis il y a une douzaine de jours... Moi, pendant ce temps, je tâcherai de suivre la piste de mon coquin... Ce soir, à six heures nous nous retrouverons rue Meslay.

Jodelet fit le salut militaire et partit de son pied léger, tandis que Mme Rosier, gardant la voiture, se fit conduire à la gare de Lyon, côté du départ, alla droit au bureau de la consigne.

L'employé était seul.

Elle l'aborda, lui montra sa carte de la préfecture et lui expliqua qu'elle avait mission de rechercher les traces d'un malfaiteur dangereux.

Il était impossible d'agir autrement, car l'employé croyant avoir affaire à une simple curieuse, aurait certainement refusé de répondre.

En présence de la carte il se mit à ses ordres, mais son bon vouloir ne devait avoir aucun résultat utile.

A la consigne, on délivre des centaines de bulletins par jour contre des bagages déposés, mais sans prendre de noms, sans s'occuper des voyageurs, qu

le plus souvent se déchargent de cette corvée sur les commissionnaires de l'administration.

Aimée Joubert ne put obtenir le moindre renseignement.

En vain elle décrivit Pierre Lartigues et parla de ses cheveux blancs frisés.

—Eh ! madame, répliqua l'employé après s'être creusé la cervelle sans résultat, comment voulez-vous que je me souviens ? Nous voyons tant de monde !

Ceci constituait pour la policière un échec des plus graves.

Le fil conducteur qu'un instant elle avait cru tenir, était brisé, perdu...

Où le retrouver ? où le ressaisir ?

Aimée se rendit, la tête basse, à la Préfecture, où elle apprit au chef de la sûreté ses démarches et sa déconvenue.

Cette déconvenue, d'ailleurs, n'amenait point à sa suite le découragement mais au contraire une surexcitation fiévreuse.

Plus le succès devait être difficile à conquérir, plus elle tenait à la réussite, comme ces généraux qui sur les champs de bataille, en face de forces supérieures, se jurent d'être victorieux.

—Mon avis, chère madame, lui dit le chef de la sûreté après l'avoir écoutée très attentivement, est qu'il faut chercher d'un autre côté.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il ne me semble nullement prouvé que ce Jules Thermis soit Pierre Lartigues...

—Ah ! c'est bien lui ! s'écria Mme Rosier. La réponse de Bruxelles vous en donnera la preuve... J'ai perdu sa piste, mais il faudra que je la trouve, ou je ne serai plus l'œil-de-Chat !...

XII

—Admettons que ce soit en effet Pierre Lartigues, reprit le chef de la sûreté qui ne semblait nullement convaincu, quel peut être ce prêtre vrai ou faux dont on signale la visite à l'Hôtel des Pays-Bas ?

—Je n'en sais rien... répondit Aimée Joubert.

—Et ce jeune homme ?

—Je ne devine pas... Jusqu'à présent je suis en pleines ténèbres... mais, soyez tranquille, la lumière sera faite... je m'en charge.

—Votre conviction est que Lartigues (si c'est lui qui se cache sous le nom de Jules Thermis) n'est point parti par le chemin de fer de Lyon, le 21 décembre ?

—C'est ma conviction absolue... Quel qu'ait été le rôle de ce misérable dans l'affaire dont il s'agit, cette affaire doit le préoccuper vivement... Je regarde comme inadmissible qu'il ait quitté Paris...

En ce moment un employé entra dans le cabinet.

Il apportait une dépêche.

—Voilà sans doute la réponse que nous attendons... dit le chef de la sûreté... Ce doit être de notre agent à Bruxelles...

—C'est probable, en effet... répliqua la policière. Il n'aura pas perdu de temps... Lisez vite, je vous en prie.

Le magistrat décacheta la dépêche.

—Eh bien ?... demanda Mme Rosier, dont la voix tremblait d'impatience.

—C'est parfaitement de lui... Ecoutez.

Et le chef de la sûreté lut à haute voix :

Aucun passeport n'a été délivré à Bruxelles au nom d'un Jules Thermis qui n'est qu'un personnage imaginaire, puisqu'il se prétend domicilié à Ixelles où il est inconnu. Donc, faux passeport, ultrioit coquin.

—Décidément vous aviez raison... ajouta-t-il.

—Oui, s'écria violemment Aimée Joubert avec un accent où se mêlaient la colère et le triomphe. Oui, j'étais sur la bonne voie... je tenais la piste... et le misérable m'a échappé ! Heureusement rien n'est perdu et, dussé-je risquer vingt fois ma vie pour arriver au but, je vous livrerai Pierre Lartigues.

—Qu'allez-vous faire ?

—Je ne le sais pas encore... Mon esprit travaille...

je cherche... je calcule... je combine... Mais l'inspiration viendra et j'aboutirai, je le jure !...

La policière prit congé et se rendit chez le photographe de la Préfecture.

On tirait des épreuves du bouton de manchette.

Comme on avait eu soin de faire plusieurs clichés, une centaine de cartes étaient déjà prêtes.

Aimée Joubert donna l'ordre de les envoyer immédiatement au chef de la sûreté, afin qu'elles fussent distribuées sans retard aux bijoutiers de Paris.

L'un d'eux reconnaîtrait sans doute le bouton et pourrait donner des renseignements sur la personne à laquelle la paire avait été vendue.

Mme Rosier se trouvait à jeun.

Elle entra dans un restaurant, se fit servir un déjeuner très simple, puis regagna l'appartement de la rue Meslay.

Là, étendue dans un grand fauteuil, elle se mit à chercher la marche qu'il fallait suivre, étudiant soit gneusement la liste remise par Jodelet et comprenant les noms de tous les anciens forçats enfermés en ce moment dans les prisons de Paris, soit en qualité de prévenus, pour de nouvelles crimes, soit condamnés pour récidive et attendant leur transfert dans les maisons centrales.

—Avec ceux-là, se disait-elle, je ne saurais rien, ou fort peu de chose... Ils ne sont point de la musique... Ils ne parleront pas...

Dans l'argot des agents et des malfaiteurs on appelle *musiciens* les libérés qui se font dénonciateurs, révélateurs, et qui donnent d'utiles renseignements à la police en répétant ce qu'ils ont entendu dire en prison par leurs codétenus.

Ces libérés sont employés souvent par la Préfecture pour reconnaître et filer certains bandits qui se trouvent à Paris en rupture de ban, ou à la suite d'une évasion, et qui se cachent dans les bas-fonds.

A côté de la *musique* existent ceux que dans le même argot on nomme les *moutons*.

La spécialité de ces derniers est de capter la confiance des inculpés, de les faire causer, de s'emparer de leurs secrets et de transmettre soit au chef de la sûreté, soit au juge d'instruction, les confidences et les aveux qu'ils ont provoqués.

Ces sont des êtres de la pire espèce, absolument dignes de mépris, mais d'une immense utilité.

La police, bien souvent, a dû la découverte de grands coupables à l'espionnage provocateur exercé par eux dans les prisons.

Aimée Joubert ne se dissimulait point qu'elle n'avait quoi que ce soit à attendre de ces méprisables auxiliaires.

Ceux qui se trouvaient aux gages de la Préfecture en ce moment ne savaient absolument rien, car, dans le cas contraire, ils auraient déjà parlé pour gagner la gratification qui leur est acquise lorsqu'ils font capturer un criminel.

Mme Rosier jeta la première liste et prit celle que Martel y avait jointe et qui contenait les noms des voleurs émérites non soumis à la surveillance officielle, mais que les agents de la sûreté avaient mission de ne point perdre de vue.

Sur cette liste, nous croyons l'avoir déjà dit, se trouvaient les noms de *Galoubet* et de *Sylvain Cornu*, au sujet desquels la policière s'absorba dans de longues réflexions dont nous connaissons le résultat.

A six heures elle était encore assise auprès du bureau, la tête dans ses mains, creusant son plan comme un auteur dramatique construit son scénario, et cherchant à percer le mur qui se trouvait devant elle.

Le moment du rendez-vous assigné à Jodelet et Martel approchait.

Les deux agents furent exacts.

A la minute précise où les horloges du quartier sonnaient six heures, ils se présentaient ensemble à la porte de la rue Meslay, quoique arrivant de deux points différents.

Jodelet s'était rendu à la légation de Belgique pour y prendre des renseignements.

Un passeport au nom de Jules Thermis avait été visé le 8 du mois, passeport indiscutablement faux, puisqu'il n'avait point été délivré à Bruxelles où on ne connaissait aucun Thermis.

Martel rendit ensuite compte de sa mission.

Il revenait les mains vides.

Ayant constaté l'existence d'une bouche d'égout presque en face de l'endroit où la voiture du loueur Binet avait fait halte rue Montorgueil, Martel avait sollicité et obtenu du commissaire de police du quartier l'ordre de faire explorer l'égout.

Les résultats de l'exploration étaient nuls, ainsi que ceux des recherches minutieuses opérées dans les environs.

Les deux agents, ayant la conscience que tout allait mal, ne regardaient point la policière et évitaient même de se regarder entre eux.

Mme Rosier se leva.

—A demain, messieurs... leur dit-elle, à la Préfecture... à l'heure du rapport...

C'était un congé en règle...

Jodelet et Martel saluèrent et partirent aussitôt.

Aimée Joubert se laissa retomber sur son fauteuil et s'absorba de nouveau dans ses réflexions.

* * *

Que devenait Maurice tandis que Mme Rosier, sa mère, s'acharnait à trouver la piste de l'assassin du Père-Lachaise et de ses complices ?

Le matin du jour fixé pour son départ, s'étant levé de bonne heure, il avait bouclé sa valise et s'était fait conduire à un restaurant voisin de la Préfecture de la Seine où il devait prendre le relevé de l'acte de naissance de Simore de Gibray.

A dix heures, après un déjeuner solide, il se présentait au bureau de l'état civil où on lui remettait la pièce en question dûment légalisée.

Muni de cette pièce, il se rendit au chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée et attendit l'heure du train qui le déposerait à Joigny.

De Joigny, une voiture publique devait le conduire à Vic-sur-Braignes, but de son voyage.

Parti de Paris à midi, il arriverait à trois heures à Joigny.

Une antique diligence attendait les voyageurs munis de correspondances.

Cette diligence le déposa à cinq heures à Vic-sur-Braignes, où elle relayait à l'Hôtel du Cheval-Rouge avant de partir pour Clamecy, point extrême de son parcours.

Il faisait nuit noire, bien entendu, car en décembre les journées sont courtes.

Maurice entra au Cheval-Rouge et demanda si l'on pouvait lui donner une chambre.

On aurait pu lui en donner une demi-douzaine, l'auberge, en cette saison, étant généralement vide.

Une grosse servante, non moins accorte que joufflue, le conduisit à la pièce qu'il devait occuper, et qui se recommandait par une irréprochable propreté beaucoup plus que par l'élégance de l'ameublement.

XIII

Maurice se lava le visage et les mains, mit sa valise dans un coin et descendit au rez-de-chaussée où dans la cuisine, près des fourneaux, il trouva la maîtresse de la maison, Mme veuve Huret.

—Je m'occupe de votre diner... lui dit-elle. Vous aurez un potage gras, une tanche à la meunière, un bifteck aux pommes, une omelette aux rognons et des écrevisses... Pour dessert une tarte aux confitures, du fromage et des raisins conservés... Ça vous convient-il ?

—Parfaitement, répliqua Maurice ; voilà un menu qui me fait venir l'eau à la bouche...

—Il fait froid, monsieur... Dinerez-vous dans la petite salle, ou voulez-vous qu'on mette votre couvert ici, dans la cuisine, près de la cheminée qui flambe ?

Maurice n'hésita point.

La cuisine était en réalité une grande salle commune dont les fourneaux n'occupaient qu'une faible partie et d'où la maîtresse du Cheval-Rouge ne sortait guère, ce qui lui permettrait d'entamer facilement avec elle une conversation suivie.

—Je sera très
La gr table à
—Mo
Huret.
—Qu
—No
six ans
sieurs l
—Do
Jacques
L'hôte
le lieu
merce,
et voilà
veuve l
Celle
clients,
la prem
étrange
d'un Pa
veautés
Depu
les fem
Mme
solut-e
de com
Tout
qu'elle
elle de
—C
vient d
plaisir
La c
Mau
—O
paraît
somme
les tro
—E
au pri
vous a
dent i
avons
—R
—M
comm
but pe
—N
—M
—P
—P
—C
vous
—S
Voilà
—C
enviro
—C
Charv
paren
—J
celler
—T
conne
voule
me g
—
dine.
—
rice ?
—
—
perac
Je la
Vic-s
—
Mau
—
sieur

—Je dînerai ici, dit-il. La vue de ce bon feu me sera très agréable pendant mon repas.

La grosse servante mit le couvert sur une petite table à côté de la cheminée flambante.

—Monsieur, quel vin boirez-vous ? reprit la veuve Huret.

—Quel est votre meilleur ?

—Nous avons du vin de la côte Saint-Jacques qui a six ans d'âge et trois ans de bouteille... Tous ces messieurs les voyageurs le trouvent excellent...

—Donnez-moi donc une bouteille de Côte-Saint-Jacques.

L'hôtel, ou plutôt l'auberge du *Cheval-Rouge*, était le lieu de descente habituel des voyageurs de commerce, mais la fin de décembre est une morte-saison, et voilà pourquoi Maurice se trouvait seul chez Mme veuve Huret.

Celle-ci, qui reconnaissait à première vue tous ses clients, était certaine de loger le nouveau venu pour la première fois, et se demandait quel pouvait être cet étranger qui avait plutôt l'air d'un homme du monde, d'un Parisien riche et élégant, que d'un commis en nouveautés ou en quincaillerie.

Depuis feu notre arrière-grand'mère, Eve la blonde, les femmes sont curieuses, on le sait.

Mme veuve Huret l'était plus que pas une, aussi résolut-elle de découvrir au plus vite quelle branche de commerce ou d'industrie représentait l'arrivant.

Tout en allant et venant autour des fourneaux, qu'elle ne dédaignait point de surveiller elle-même, elle demanda d'un air indifférent :

—C'est la première fois sans doute que monsieur vient dans notre pays, car je n'ai pas encore eu le plaisir de voir monsieur.

La conversation s'engageait tout naturellement.

Maurice en fut enchanté et s'empressa de répondre :

—Oui, madame, et je le regrette, car ce pays me paraît très beau, et pourtant, dans la saison où nous sommes, les paysages les plus pittoresques perdent les trois quarts de leur charme...

—Eh bien ! monsieur reviendra voir nos campagnes au printemps ou en été... Elles en valent la peine, je vous assure... Il y a des peintres parisiens qui se rendent ici tout exprès pour en tirer des copies... Nous avons eu même des photographes... Ainsi jugez !...

—Rien ne m'étonne moins...

—Monsieur est le représentant d'une maison de commerce ?... poursuivit la veuve Huret, allant à son but par le plus court chemin.

—Non, madame.

—Monsieur voyage pour son plaisir ?

—Pas tout à fait.

—Pour affaires, alors ?

—Oui, madame, et j'y pense... peut-être pourrez-vous me donner un renseignement utile...

—Si c'est possible, je le ferai avec bien du plaisir... Voilà votre potage, monsieur. De quoi s'agit-il ?

—Connaissez-vous, à Vic-sur-Braignes ou dans les environs, une certaine Mme Charvet ?...

—Charvet ? répéta la veuve. Il y a beaucoup de Charvet dans le pays... Les Charvet sont même mes parents... Mais de quelle branche parlez-vous ?

—Je n'en sais absolument rien... Ce potage est excellent...

—Tant mieux que vous le trouviez bon... Si vous connaissiez le prénom de la femme Charvet dont vous voulez avoir des nouvelles, cela pourrait certainement me guider pour vous répondre.

—Je connais ce prénom... Elle se nommait Claudine...

—Une femme qui recevait des enfants en nourrice ?

—C'est bien cela, oui, madame...

—Parfaitement... parfaitement... Une très honnête personne. Tous les Charvet d'ailleurs sont honnêtes... Je la voyais presque tous les jours quand elle habitait Vic-sur-Braignes.

—Ne l'habite-t-elle donc plus ? demanda vivement Maurice.

—Voilà près de cinq ans qu'elle l'a quitté, monsieur... depuis la mort de son mari...

—Et maintenant, elle demeure ?

—Oh ! pas loin d'ici... Dans un petit village qui s'appelle Pusy...

—A quelle distance ?

—Quatre kilomètres tout au plus, trois quarts d'heure de chemin à pied... monsieur pourra aller jusque-là demain en se promenant, la route est toute unie, et avec la gelée il fait bon marcher.

—J'irai certainement demain...

—Comment monsieur trouve-t-il la tanche ?

—Incomparable !

—Ça ne m'étonne pas... notre ruisseau est renommé pour les tanches et les écrevisses... Est-ce que monsieur voudrait proposer un nourrisson à Claudine Charvet ?

—C'est mon intention, si elle s'occupe encore d'élever des enfants.

—Toujours, monsieur... au biberon, bien entendu.

—Elle ne doit plus être jeune ?

—Une cinquantaine d'années, pas davantage.

—Elle est pauvre, sans doute ?

—Excusez-moi, monsieur... Claudine, sans être riche, est fort à son aise... Elle a du bien au soleil sur le territoire de Vic et sur celui de Pusy, la maison qu'elle habite est à elle... Et tout cela gagné honnêtement... C'est une brave femme, Claudine...

—Monsieur, voici votre bifteck.

—Sa mine est réjouissante...—Vous me donnerez en même temps une seconde bouteille de ce vin de la côte Saint-Jacques dont vous aviez raison de vanter les mérites.

La grande salle de l'auberge du *Cheval-Rouge* servait de lieu de réunion aux bonnes gens de Vic-sur-Braignes, qui venaient le soir y jouer aux cartes en buvant de la bière.

Quelques consommateurs arrivèrent et la conversation fut interrompue, à la vive satisfaction de Maurice qui n'avait plus rien à apprendre.

Il avait quitté son lit plus tôt que de coutume, et la fatigue résultant du voyage se faisait sentir.

Son repas fini, il prit du café, but deux ou trois petits verres de kirsch, fuma un cigare au coin du feu et monta se coucher.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il était debout.

Après avoir solidement déjeuné et fêté de nouveau le vin de la côte Saint-Jacques, qu'il trouvait décidément excellent, il sortit de l'auberge et se renseigna sur le chemin conduisant à Pusy.

Un paysan le lui indiqua, et en trois quarts d'heure il arriva au village ou plutôt au bourg qu'habitait Claudine Charvet.

Ce bourg offrait l'image d'une solitude absolue.

Le froid très vif retenait les villageois à l'intérieur, où ils s'occupaient à battre les grains.

Le tapage des coups de fléaux et le tic tac régulier des mécaniques frappaient les oreilles du voyageur.

Une petite neige fine couvrait la terre.

Un vigneron embusqué derrière une haie guettait un fusil à la main, des moineaux perchés sur un toit de chaume, espérant qu'ils viendraient picorer une poignée de grains d'avoine, répandue par le chasseur à l'affût pour les attirer.

Le bruit des pas de Maurice lui fit tourner la tête. Le braconnage étant un délit, et l'inconnu pouvant être une autorité quelconque, il cacha son fusil derrière la haie et quitta son poste.

Maurice l'aborda.

—Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer la demeure de Mme Claudine Charvet ?

—Oui, monsieur, répondit le vigneron, c'est tout au bout du bourg... Vous n'avez qu'à marcher droit devant vous... Quand vous verrez à gauche une cour dans laquelle sont plantés quatre gros noyers, vous entrez dans cette cour et vous serez chez Claudine Charvet.

—Merci, Monsieur...

—Il n'y a pas de quoi... tout à votre service...

Maurice se remit en marche.

Le vigneron retourna derrière la haie et reprit son fusil et son affût.

Au bout de dix minutes le jeune homme arrivait en face de la cour aux noyers.

Il traversa cette cour et frappa doucement à la porte de la maison, assez grande et bien bâtie, située entre cour et verger.

À droite se trouvaient une grange, des étables et un vaste hangar sous lequel se voyaient des instruments aratoires de toutes sortes, condamnés au repos par la saison rigoureuse.

Ces instruments prouvaient jusqu'à l'évidence que Claudine possédait *du bien au soleil*, ainsi que l'avait affirmé la maîtresse du *Cheval-Rouge*.

XIV

Maurice avait frappé doucement.

On ne lui répondit pas.

Il heurta de nouveau, fort.

—Entrez !... cria une voix de l'intérieur.

Il franchit alors le seuil d'une très grande pièce et vit en face de lui une cheminée de pierre grise où pétillait un feu de sarments.

Devant cette cheminée se roulaient deux marmots joufflus, à figures rubicondes, surveillés par une paysanne de cinquante ans environ et par une jeune fille qui pouvait en avoir seize et offrait un type de laideur absolue.

À l'apparition d'un inconnu, la paysanne se leva.

Les marmots peureux se sauvèrent dans un coin en regardant l'intrus en dessous d'un air effaré.

La jeune fille qui n'était autre que la servante de Claudine Charvet, alla s'asseoir près d'une fenêtre et continua son travail consistant à ravauder des bas d'enfants avec de la grosse laine.

—Qu'est-ce que vous désirez, monsieur ? demanda la paysanne.

À cette question Maurice répondit par une autre question.

—C'est bien à Mme Charvet que j'ai le plaisir de parler ? dit-il.

—Claudine Charvet, c'est moi-même...

—Vous habitez il y a cinq ans Vic-sur-Braignes ?...

—Oui, monsieur... Qu'y a-t-il pour votre service ?

Maurice jeta un coup d'œil sur la jeune servante et répliqua :

—Mon Dieu, madame, j'ai à vous parler d'une affaire sérieuse, et je désirerais être seul avec vous...

Ce début intrigua fortement Mme Charvet.

Elle regarda le nouveau venu avec une sorte de défiance, mais comme il avait bonne mine et qu'il était vêtu d'une façon *cosmétique*, (pour emprunter une locution à son vocabulaire), elle n'hésita pas longtemps et dit à la jeune paysanne :

—Geneviève, prends les deux marmots et va chez Mathieu Girard... Tu le prévien dras que, s'il enit demain, nous lui enverrons du pain à *enfourner*...

Pour toute réponse, la servante fit entendre un grognement sourd et partit avec les deux enfants.

Claudine apporta près du feu une chaise basse et pria Maurice de s'asseoir, puis elle débuta par cette demande adressée régulièrement par les habitants des vignobles à toute personne qui entre dans leur maison.

—Vous prendrez bien un verre de vin ?...

—Non. Merci, madame ; j'ai déjeuné à Vic-sur-Braignes, répondit le jeune homme...

Et il s'assit.

Mme Charvet en fit autant de l'autre côté de la cheminée, jeta une brassée de sarments sur les vieux landiers de fer poli, et poursuivit :

—Vous disiez donc, monsieur, que vous aviez à me *causer* de quelque chose de sérieux ?...

—Oui, madame...

—Pour lors, de quoi s'agit-il ?

—D'une enfant qui vous a été confiée... on voudrait savoir ce que cette enfant est devenue.

—Une enfant qui m'a été confiée... répéta Claudine. Ça ne m'apprend pas grand'chose... J'en ai eu tant en garde, des enfants, depuis le temps, qu'il faudrait me dire duquel il est question...

—D'une petite fille qui s'appelait Simone.

—Simone ! s'écria Claudine... C'est de Simone que vous voulez parler ?... De cette petite qui m'a été

apportée un soir qu'il faisait un temps de chien, en en novembre de l'année 1854...

La figure du visiteur s'illumina.

—Je vois que vous avez bonne mémoire et je vous en félicite... fit-il en souriant ; c'est en effet le 17 novembre de l'année 1854 que la petite Simone, qui avait trois jours à peine, fut remise dans vos mains avec une somme de trente mille francs...

En entendant énoncer ce chiffre, Mme Charvet ne put cacher son émotion vive.

Elle frissonna de la tête aux pieds, et sans lever la tête elle regarda sournoisement son interlocuteur dont le sourire lui semblait sinistre quoiqu'il n'exprimât que le contentement.

Malgré son trouble, le sang-froid ne lui fit pas défaut. Elle eut soin de ne rien répondre relativement aux trente mille francs.

—C'était le 17, oui, monsieur, dit elle au bout d'un instant, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Je m'en souviens comme d'avant-hier. Il était neuf heures du soir... on n'aurait pas pu distinguer dans la rue sa main droite de sa main gauche tant la nuit était noire... la pluie tombait comme l'eau d'une écluse... le vent soufflait si fort qu'on aurait dit des hurlements de bêtes sauvages... Moi, mon pauvre homme, ma fille et deux moutards que j'avais en garde, nous faisons la veillée au coin du feu... La porte s'ouvrit tout à coup, sans qu'on eût frappé, et un particulier que nous n'avions jamais vu entra dans la chambre.

—Dame ! vous comprenez, quand on ne s'attend à rien... Ça me fit peur... Je me levai en poussant un cri.

—Mon homme, en m'entendant crier, sauta sur une fourche pour me défendre, mais le premier geste du particulier nous rassura. Il écarta son manteau d'où l'eau ruisselait comme si on l'avait trempé dans la rivière, et il en sortit un enfant soigneusement emmaillotté.

—C'était Simone, interrompit Maurice.

—Oui, monsieur... « Voilà une petite fille qui n'a ni père ni mère... me dit l'individu au manteau, elle est inscrite à Paris sur les registres de l'état civil... Elle se nomme Simone... Je vous la confie... Ayez-en soin. Je viendrai la voir... » Et, après avoir causé un moment avec mon mari, il repartit malgré la pluie, quoique nous lui ayons bien poliment offert de passer la nuit chez nous...

Claudine passait sous silence le dépôt de trente mille francs effectué en même temps que la remise de l'enfant.

Il lui était évidemment fort désagréable de s'occuper de ce détail.

Maurice fronça le sourcil.

—Eh bien, madame, lui dit-il, je viens vous demander ce qu'est devenue Simone...

—Hélas ! monsieur, répliqua la matrone, voilà tantôt cinq ans que je n'ai pas eu de ses nouvelles...

—Comment cela ! s'écria le jeune homme pris d'une soudaine angoisse. Ne l'avez-vous donc pas gardée près de vous ?

—Non, monsieur.

—Mais on vous avait laissé trente mille francs pour l'élever... Avec une partie de cette somme vous pouviez lui apprendre un métier et l'établir modestement.

—On l'a fait élever, monsieur, et bien élever, je vous en réponds... Elle sait lire, écrire et compter comme le notaire de Vic-sur-Braisnes... on lui fait apprendre un métier... celui de couturière, et ce qu'elle est adroite de ses mains, vous ne pouvez pas vous le figurer !... Mais la jeunesse, ça a des idées à soi et ça ne veut en faire qu'à sa tête... En entendant des filles de chez nous qui étaient en service à Paris dire que Paris c'était magnifique, et qu'une fois qu'on l'avait vu on ne pouvait plus vivre ailleurs... elle est partie un beau matin avec ma fille... ma propre fille... sa sœur de lait...

—Bref, Simone vous a quittée ?

—Hélas oui !... ça nous a fait assez de chagrin !

—Et vous l'avez laissée partir ?

—Le moyen de l'en empêcher, s'il vous plaît ? Je n'étais point sa parente, je n'avais pas droit sur elle...

—Lui avez-vous au moins donné de l'argent ?

—Eh ! de l'argent, monsieur ! quel argent ?... En

dix-sept ans une jeunesse ça mange, ça boit, ça s'habille !... Des trente mille francs il ne restait plus un radis... Nous y étions plutôt du nôtre.

—Nous traiterons cette question plus tard... Répondez-moi d'abord...

—A quoi, monsieur ?

—Simone est à Paris ?

—Oui, monsieur... Elle est partie voilà cinq ans et demi... six mois avant la mort de mon pauvre mari.

—Vous savez ce qu'elle fait à Paris ?

—Je l'ai su par ma fille pendant quelques mois... une année environ... Mais depuis ce temps je n'ai pas de nouvelles. Ma fille s'est brouillée avec Simone et elles ont cessé de se voir.

—Où demeurerait Simone à cette époque ?

—Elle était employée comme couturière dans un magasin de confections... mais je ne sais pas où... C'était ma fille qui me parlait d'elle dans ses lettres... —Simone ne vous a jamais écrit ?

—Jamais !...

—C'est bien singulier !...

—Singulier, pourquoi, monsieur ? Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

—Une enfant à qui vous aviez servi de mère pendant dix-sept ans devait vous aimer comme si elle était de votre famille... son indifférence à votre égard, indifférence complète dont son silence est la preuve indiscutable, me paraît incompréhensible... Auriez-vous donc brutalisé cette enfant ? Vos mauvais traitements auraient-ils été la cause d'un départ précipité qui ressemblait à une fuite ?

—Des mauvais traitements ! Miséricorde ! fit Claudine Charvet d'une voix gémissante, en levant les yeux et les mains vers le plafond. Brutaliser la jeune chère créature ! Si c'est seulement Dieu possible de le supposer !... Ah ! non, par exemple !... Elle était si mignonne et si gentille !... Qui donc qu'aurait eu le courage de lui faire du chagrin ?...

Elle avait bien eu quelques mots avec mon cher mari défunt, mais sans malice... Ça n'est point ça qui lui a donné l'idée de filer, allez !

—Bref, demanda Maurice qui souhaitait avec ardeur trouver un indice dans les réponses de Claudine. Bref, vous ne savez pas ce qu'elle fait en ce moment ? Mme Charvet secoua la tête.

—Ni où elle demeure ? poursuivit le jeune homme.

—Je n'en sais absolument rien.

—Vous pourriez le savoir...

—Comment ?...

—Par votre fille... puisque votre fille est à Paris, écrivez-lui... Dites-lui qu'on a dans ce moment le plus grand intérêt à retrouver Simone.

Quoique brouillée avec sa sœur de lait, elle ne refusera pas de se mettre à sa recherche, elle aura peu de peine à la retrouver et vous enverra son adresse...

XV

Mme Charvet se mit à sangloter.

—Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous ? s'écria Maurice.

—Ma fille, balbutia au milieu de ses larmes, de vraies larmes, Claudine, secouée par une émotion poignante, ma fille ! mais, monsieur, je ne sais nullement pas où elle est à cette heure, ni ce qu'elle devient. Voilà trois ans qu'elle ne m'a point écrit ! Une enfant que nous avions si bien élevée... qui en savait autant que Simone et même davantage... qui était plus belle fille que quiconque et plus fêtée que n'importe qui ! Ah ! monsieur comment sommes-nous récompensés.

Claudine essuya ses yeux rouges et balbutia :

—Ah ! si mon pauvre défunt m'avait écouté, ni Jeannette ni Simone ne seraient parties... J'avais le droit, puisqu'elles n'étaient majeures ni l'une ni l'autre... Je pouvais les faire ramener par la gendarmerie... Mais, qu'est-ce que vous voulez ? On est faible... On ne peut pas prévoir comment les choses tourneront...

—Avez-vous leurs portraits ? reprit Maurice.

—Oui, monsieur...

—Montrez-moi, je vous prie... celui de Simone...

—Le voici... Bien sûr elle n'est pas mal, Simone, mais pas le quart aussi jolie que ma fille...

Maurice prit la photographie.

—Merveilleuse tête ! pensa-t-il, puis il ajouta tout haut : Voulez-vous me céder ce portrait, madame ?

—Vous le céder ?... répéta Claudine.

—Oui.

—Qu'en voulez-vous faire ?

—Il m'aidera dans les recherches que je vais être obligé d'entreprendre pour retrouver Simone dont vous ne pouvez m'indiquer la demeure à Paris... Il est donc juste, puisque vous possédez son image, que vous me la remettiez afin de faciliter la tâche que votre négligence coupable m'impose à cette heure... Si vous aviez mieux gardé Simone, je n'aurais pas besoin de la chercher.

Le langage autoritaire et le ton rogue de Maurice en imposèrent à Mme Charvet.

—Vous croyez qu'avec cette photographie vous pourrez savoir ce qu'est devenue Simone ? demanda-t-elle humblement.

—Je l'espère... J'en suis sûr...

—Mais alors, avec l'autre portrait, je retrouverai peut-être ma fille Jeannette ?

—Pourquoi non ?

—Paris est si grand...

—Paris a beau être grand... une personne dont on possède le portrait fidèle ne saurait échapper longtemps à des recherches intelligentes...

—Eh bien ! puisiez-vous, prenez donc la photographie de Simone, et puisiez, prenez un jour qu'elle me pardonne de n'avoir pas empêché feu mon mari de la laisser partir !

—Vous reconnaissez donc à cette heure que vous avez eu des torts ?

—Pas moi, monsieur, mais mon pauvre défunt...

—Vous savez que vous êtes responsable de cette enfant, car vous étiez payée pour la garder, pour veiller sur elle...

—Eh ! c'est bien ce misérable argent qui a tout fait... Feu mon homme avait peur qu'on vienne lui demander des comptes...

—Mais je pourrais en exiger aujourd'hui, moi, et votre mari calculait bien mal, car si la femme qui avait eu confiance en vous vivait encore, elle serait venue, depuis longtemps déjà, vous demander ce que vous avez fait de son enfant...

Claudine tremblait.

De grosses perles de sueur perlaient sur son front. Maurice continua :

—Souvenez-vous, madame, que j'ai le droit de vous demander compte des trente mille francs qu'on vous a laissés, il y a vingt-deux ans, et de l'existence de Simone !... Si je la cherche en vain, je reviendrai ici faire valoir ce droit et vous contraindrai à retrouver vous-même l'enfant dont vous aviez la garde ! Quant à présent je veux bien agir seul... Je veux bien même ne point m'occuper de l'argent qui vous a servi, j'en suis certain, à acheter la maison où nous sommes et le petit domaine qui l'entoure... Mais je ne ferai cela qu'à une condition...

—Laquelle, monsieur ? Laquelle ?... demanda Claudine en joignant les mains.

—C'est que, quoi qu'il arrive, vous ne révélez à qui que ce soit le véritable motif de ma visite ici... à qui que ce soit, vous m'entendez ?... A cette condition je pourrai ne vous réclamer ni les comptes d'argent ni Simone elle-même.

—Ah ! monsieur je vous jure d'obéir !... s'écria Mme Charvet.

—Si on vous demande ce que je suis venu faire dans votre demeure, que répondrez-vous ?

—Je répondrai que vous êtes venu m'offrir un nourrisson, mais qu'en ayant déjà deux, je n'ai pu accepter...

—Cette explication est admissible... N'en cherchez pas d'autre...

—Ah ! monsieur, je n'aurai garde !...

—Puisqu'il en est ainsi, c'est bien.